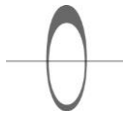


revue de création littéraire

LA BONANTE

2019



Cette publication a été rendue possible grâce  
au soutien du Département des arts et lettres et du  
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création  
de l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Guylaine Munger

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traductions  
réservés  
© LA BONANTE 2019

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

<i>EN MARCHÉ!</i> Cynthia Harvey .....	7
---	---

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX <i>Au bout des silhouettes et des accusations</i> Carl Keven Korb .....	13
DEUXIÈME PRIX <i>Amas de clartés</i> Jonathan Barrette .....	14
TROISIÈME PRIX <i>Les aurores traficables</i> Mélanie Minier .....	15
MENTION HONORABLE <i>Une rose unique</i> Mayane .....	16

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX <i>La reine orpheline</i> Sébastien Gagnon .....	18
DEUXIÈME PRIX <i>Togoland/Dahomey</i> Jonathan Barrette .....	22
TROISIÈME PRIX <i>Albion</i> Mélyssa Gagnon .....	25
MENTIONS HONORABLES (1) <i>Des phares</i> Yvan Giguère .....	29
(2) <i>Irons d'elle</i> Mélanie Minier .....	31

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

*Lagomorphes dansants*  
Naomie Saint-Pierre ..... 11

DEUXIÈME PRIX

*Éternité*  
Laurie Girard..... 35

TROISIÈME PRIX

*Un cœur battant*  
Mayane..... 43

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

*Aléatoire* | Jimmy Racine..... 37  
*Billot* | Julie Dallaire ..... 37  
*Cardines temporum* | Geneviève Gauthier..... 37  
*Claquemurée atone sous l'azur* | Valérie Blackburn ..... 37  
*Homère* | Monique Pagé..... 38  
*La Guerre En Vains Maux* | Frédéric Sirard..... 38  
*La loue* | Julien Gravelle..... 38  
*Latence...* | Luc Chouinard ..... 38  
*Le ciel est un gland* | Sébastien Gagnon..... 39  
*Les furies* | Véronique Villeneuve ..... 39  
*Ligoter* | Thibaud Blain ..... 39  
*Mes rêves* | Samuel Tremblay ..... 40  
*Mon petit art poétique* | Yvan Giguère ..... 40  
*Ordalie d'Amour* | Patrick Guay ..... 40  
*Poète à la dérive* | Richard Martel..... 40  
*Purgatoire* | Julie Goulet..... 41  
*Réapprendre la solitude* | Laurie Girard..... 41

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

*Ça ne veut rien dire* | Arno Lancier ..... 45  
*Course futile* | Frédéric Sirard ..... 48  
*La femme glacée* | Mayane..... 51  
*La métamorphose* | Emmanuel Trotobas ..... 55  
*Le collier* | Patrick Guay ..... 58

<i>Le Pays Sage</i>   Luc Chouinard .....	61
<i>L'Ère de l'Être</i>   Roxhane Lapointe.....	64
<i>L'odeur chaude</i>   Julie Goulet.....	67
<i>Réminiscence</i>   Samuel Tremblay .....	71
<i>Traces</i>   Isabelle Blier .....	75

# CONCOURS LITTÉRAIRE DAMASE-POTVIN

## CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

### PREMIER PRIX

<i>Les aiguilles</i> Marie-Christine Bernard .....	81
---	----

## CATÉGORIE ADULTE

### PREMIER PRIX

<i>Poppy</i> Mélyssa Gagnon .....	84
--------------------------------------	----

### DEUXIÈME PRIX

<i>Iggaak</i> Sébastien Gagnon .....	88
---	----

### TROISIÈME PRIX

<i>Au gré des flots</i> Isabelle Blier .....	91
---	----

### MENTION SPÉCIALE

<i>Macalousses</i> Marie Lévesque.....	94
---	----

## CATÉGORIE JEUNE ADULTE

### PREMIER PRIX

<i>Trous</i> Camille Galard .....	97
--------------------------------------	----

### DEUXIÈME PRIX

<i>Mal de cœur</i> Vanessa Coutu .....	101
---	-----

### TROISIÈME PRIX

<i>Là où l'on guette l'original</i> Marie Lefebvre.....	104
--	-----



# PRÉSENTATION

CYNTHIA HARVEY

## *En marche!*

Le 15 mars dernier, des jeunes du monde entier ont déclenché un mouvement de grèves et de manifestations pour éveiller les gouvernements à l'importance de protéger la planète, à la suite de l'appel lancé par une adolescente suédoise désormais célèbre, Greta Thunberg. Les jeunes adressent un cri du cœur fervent et lucide aux grands décideurs pour qu'ils préservent le monde, et leur avenir. Si elle risque de laisser de glace les principaux concernés, cette jeunesse en marche marque les esprits par ses revendications. Elle nous invite à repenser notre façon d'habiter le monde, que ce soit par nos choix politiques ou par nos gestes quotidiens. Manger, se déplacer, se vêtir, se loger, vivre, en somme, impliquent une dépense énergétique, des déchets, qu'on peut réduire, avec un peu de volonté. Comment réduire son empreinte écologique? Par une consommation consciencieuse, une diminution des emballages, un régime végétarien, etc. Les idées ne manquent pas et sont largement diffusées par les médias les plus verts et ils doivent être adoptées par la majorité pour produire des effets bénéfiques. Or, réduire son empreinte, c'est bien, mais bien vivre, c'est mieux. Sans devenir éco-anxieux (nouveau mal du siècle), la vie de chacun et la pollution inévitable qu'elle entraîne peuvent se racheter, comme des crédits carbone, au prix des bienfaits



qu'elle génère. Je pollue, certes, mais je marche, j'inspire, je crée, j'aime!

J'ose croire que la revue de création littéraire *La Bonante* participe de cette conscientisation à l'avenir du monde, mais surtout à une vie pleinement vécue. Publiée sur du papier (recyclé), elle pousse les auteurs à la création, au partage des idées, à la recherche de la beauté. Elle entraîne une dépense d'énergie, certes, mais elle augmente le sentiment d'existence de ses adeptes et embellit le monde!

Merci à tous ceux et celles qui donnent vie à cette revue littéraire : Madame Guylaine Munger qui a préparé le numéro avec soin et Madame Chantal Marois, qui a mis la dernière main à la pâte; les membres du jury des concours littéraires, M. Luc Vaillancourt, professeur à l'UQAC, et M. Régis Larrivée, enseignant au Cégep de Chicoutimi, ainsi que les membres du jury de la plus belle image, mes deux collègues en arts, les Professeurs Sylvie Morais et Mathieu Valade.

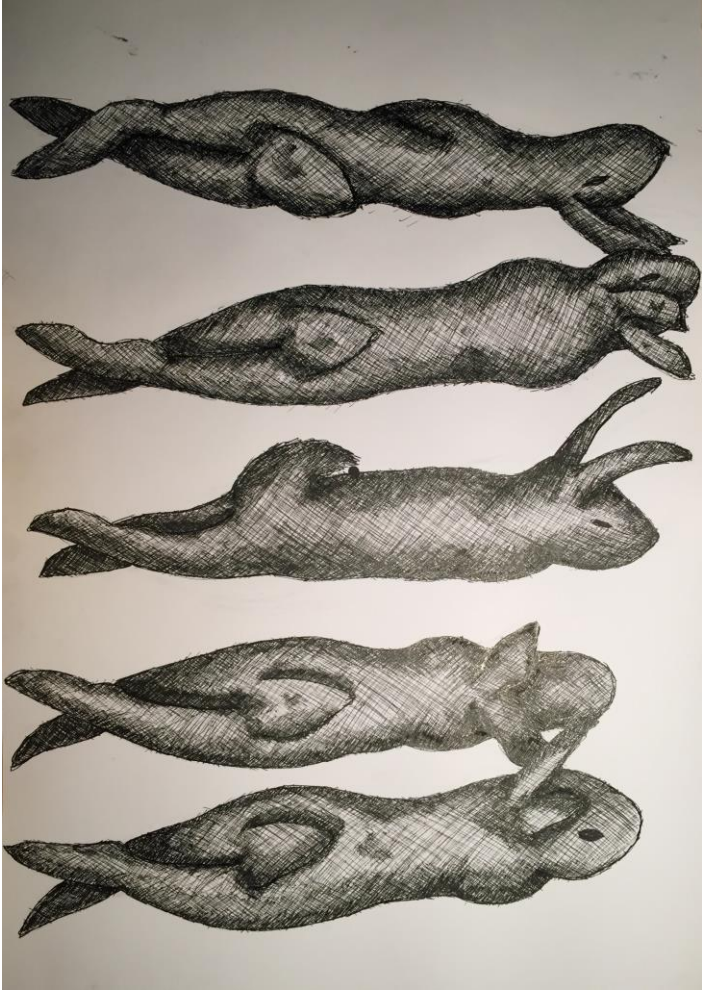
Merci également à la coordonnatrice des Prix littéraires Damase-Potvin, Madame Céline Dion, qui nous permet de diffuser les textes gagnants de cet autre concours qui se tient à Saguenay. (Cette année, leur thème était *4 heures sur le quai.*) Merci à son président d'honneur, l'écrivain André Girard, fondateur du Prix, et aux membres des trois jurys des différentes catégories (les jeunes, les moins jeunes et les professionnels).

Notre revue de création littéraire fêtera ses 50 ans l'an prochain; auteurs, laissez votre empreinte dans nos pages. À vos crayons, en marche!



PREMIER PRIX  
VOLET IMAGE





Naomie Saint-Pierre, *Lagomorphes dansants*



MEILLEURS TEXTES  
DE QUATRE LIGNES



## PREMIER PRIX

---

AU BOUT DES SILHOUETTES ET DES ACCUSATIONS

CARL-KEVEN KORB, MONTRÉAL

salut ça va je voulais te dire bonjour  
ma maison est un divan rouge je n'étais pas prêt  
à exister si fort

Muret Boulogne Hochelaga  
soir et nuit dans mon ventre  
vas-tu vois-tu mais tais-toi  
rhabiller ton rapport au monde

garçons interminables hurlent aux décors  
rien ne change  
ni les capes ni les lampes

encore jaillit l'hydre novembre  
enfants sans bruit ni contour  
cet automne vous n'aurez pas ma gorge.

## DEUXIÈME PRIX

---

AMAS DE CLARTÉS

JONATHAN BARRETTE, ROUYN-NORANDA

Amas de clartés à poindre  
Tu es rapiécé de brèches  
À faire fuir tes brillances  
Te divise à mi-distance

## TROISIÈME PRIX

---

LES AURORES TRAFICABLES

MÉLANIE MINIER, CHICOUTIMI

Le vent fou taraude les autres. Moi, j'ai tout ce blanc sous mon fil de fer; je respire à néant, anéantie de temps, soule de la chair de ma chair qui s'allonge et s'égare et s'ébroue, sous une flaque de vent. Puis, de son abysse maison, elle regarde; ici petit monde d'aurores traficables.

## MENTION HONORABLE

---

UNE ROSE UNIQUE

MAYANE, QUÉBEC

Ta vie ne tenait qu'à un fil, Maman, qu'à un fil..  
Et maintenant, je n'ai plus que ta photo sur mon bureau  
Et dans mon bouquet, cette rose rouge qu'on nous avait  
donnée au cimetière  
Et que j'ai fait sécher...





MEILLEURS TEXTES  
DE TROIS PAGES



# PREMIER PRIX

---

LA REINE ORPHELINE

SÉBASTIEN GAGNON, DOLBEAU-MISTASSINI

Lyne choisit la quincaillerie Painchaud pour piquer sa calotte du jour. Elle est pas encore prête pour le garage Lavoie avec ses belles casquettes de trucker à filet. Trop de souvenirs flottent encore à travers les fioums d'essence et de sapin sent-bon pour miroir de char. Lyne prend ensuite la décision de rafler celle avec juste un ostio de gros symbole Chevrolet sur le devant parce qu'elle est toute orange à part le logo noir. Une espèce d'hommage au temps de la chasse. On serait en plein dedans, si les lois se rendaient encore aussi haut dans le nord. Et s'ils avaient laissé du bois. S'il était resté du monde et des bêtes, en fait. Elle visse la calotte sur sa tête sans une pensée pour l'aplatissement de sa chevelure. Dans son autre vie, pourtant, elle contribuait abondamment aux voyages dans le sud de sa coiffeuse, avec ses brushings à chaque semaine.

Lyne se demande encore une fois ce qu'est devenu le grand gérant qui aimait tant les couvre-chefs. Qui en tenait beaucoup plus que de raison dans son commerce qui se mourait, comme l'épicerie et le reste du village au complet. C'était sans doute à cause de son crâne chauve (l'amour des casquettes, pas le déclin du patelin). Pour Lyne c'était tout le contraire, plutôt une histoire de repousses. Du moins au début. Maintenant la chose tient plus du rituel, de la superstition. Il y a un moment que sa couleur naturelle a pris le dessus.

Personne lui tire dessus en sortant. Sûrement à cause de la calotte orange, ha ha. Il n'y a pas si longtemps, c'est surtout d'arborer le signe Chevrolet qui lui aurait valu de se faire shooter en pleine tête. Ici vers la fin tout le monde était bandé sur les

ostos de Dodge. *C'est pas ce que c'était*, y disaient. *Je te jure qu'ils font huit litres au cent*. Pff, c'est juste parce qu'ils étaient moins chers. Comme arrêter d'entretenir les routes, bien moins cher aussi. Chacun son combat, que voulez-vous, avoir de la place sur la marge pour le skidoo, si tu t'appelles Stéphane, ou nourrir la Ruche si on t'appelle Monsieur le premier ministre. Mais c'est bien qu'il n'y ait rien ni personne d'associé à Chevy dans la mémoire de Lyne, c'est plus léger sur sa petite tête.

La voilà qui rajuste sa couette comme il faut dans l'attache en plastique. La queue de cheval tombe lourdement sur sa nuque bronzée. Une scène étrangement sexy dans cette grande rue désertée, que les derniers habitants ont tous dû emprunter une dernière fois, faisant rugir leur moteur Cummins, pour déguerpir un après l'autre. Un genre de cortège de funérailles pour un mode de vie assassiné, ou suicidé, difficile de trancher. D'autres sont repassés sur l'autre sens quand ils sont revenus chercher ce qui restait de bois, pis sont repartis quand y'en a vraiment pus eu. *Ça va ça vient, comme la queue du chien*, disait le quincailleur. Lyne les regardait défiler, embusquée derrière la vitre du restaurant Le Castel, buvant un café filtre cent fois meilleur que celui du criffe de Tim dont les gars balançaient les gobelets par la fenêtre de leur pickup. Quand les arbres vont repousser - si jamais y repoussent tu seul parce que pus personne plante - il passera peut-être de nouveau autre chose sur la rue principale que des tourbillons de poussière. Mais elle n'y sera plus, rendu là. C'est dans longtemps.

Il se pourrait que ce soit au chum de sa fille, là-bas dans la Ruche, que l'envie prenne de remonter, qui sait. Quand elle l'apprendra, sa fille lui parlera peut-être d'elle, Lyne, sa mère, la cinglée qui a jamais voulu partir. Lui racontera sa petite histoire, ou pas, en coupant des tomates sur une planche en bois, un peu nerveuse. Que serait la vie sans tomates maison, demandait Guy Clark, en anglais et en direct du Texas des années 1970. Des belles tomates bien rouges cultivées dans une parcelle communautaire. Ici à Gerrytown, le communautaire est pas mal réduit à Lyne. Pis à des fantômes. Ils ont en commun ce même teint blafard de ceux qui ne mangent pas assez de légumes. Sa fille devait avoir une

jolie peau de pêche, mais avec autour d'elle deux millions de morts vivants qui le remarquent même pas. Sa petite est pas seulement partie en ville, elle est devenue la ville. La Ruche. Les ouvrières ont essaimé dans un environnement contrôlé pendant que Lyne choisissait de rester derrière, une reine qu'elles ont pas pris le temps de tuer, une reine orpheline.

Justement, sur une bucheuse abandonnée dans une entrée, on peut lire "STAY BACK 300 FEET" mais il est clair que la machine ne peut plus faire de mal à grand monde. En tout cas il n'avait pas été très difficile de ramasser la casquette Ponsse qui pendait sur un levier dans la cabine. Aujourd'hui, Lyne s'en approche pour relever un de ses pièges à écureuils. Une bénédiction, ces petits rongeurs. Pas mal plus fidèles que les rats qui, de tout temps, ont suivi les hommes dans leurs galères. Sauf que passer du steak d'orignal au gombo d'écureuil, c'est quand même la misère. Ils s'en font accroire ces petits batinsses, avec leur queue moins dégoué que celle des gros rats gris oui, mais quand même, faut avoir faim, pour se les engoultir. Sont pas ragoutants, avec leurs ostos de petites dents. Sans parler de leurs paillements insultants. Vraiment, le seul moment plaisant avec ces bebittes à poil, c'est quand vient le moment de les faire taire en les noyant. Elles redeviennent plus humbles une fois immergées. Comme nous, les écureuils font moins les malins dans un milieu résolument hostile.

Les Français aussi sont repartis la queue entre les jambes. Lyne croyait pourtant que ce serait eux autres qui allaient sauver le village. L'Australie avait eu ses prisonniers pis le Texas ses évadés pour peupler leurs immensités. Ici c'avait été des Français qui avaient rempli le rang de l'autre côté du village. Ils venaient refaire ce que le monde de la place faisait plus, rameuter des chiens de traîneaux, acheter des maisons au lieu de les mettre à vendre, pis se réunir ensemble dedans pour manger pis boire. En râlant dans le détour contre le goût du pain et le prix des fromages. Mais ils sont repartis aussi quand la Droite a pogné chez eux. Ils disaient ça comme on dit *la marde a pogné*. Ils sont retournés dans le *chnord* rendu trop ensoleillé ou dans un Midi

devenu pluvieux, avec leurs flos aux accents aussi mêlés que la météo, pour essayer de faire se retourner le vent.

Lyne sait pas si ça a marché. Si le Mistral aura été gagnant. Elle le saura ben jamais. Mais elle n'est pas trop optimiste. Le décor alentour favorise pas trop les idées réjouissantes. La culture de la solitude nécessite autant d'aptitudes que celle des tomates de jardin, tout en étant moins nourrissante.

## DEUXIÈME PRIX

---

TOGOLAND/DAHOMÉY

JONATHAN BARRETTE, ROUYN-NORANDA

Ton retard est dans les airs  
Pour s'épuiser dans la lagune  
Tu as coursé ta fatigue  
À pleurer  
Qu'un retour souhaite

Lomé, Togo  
La même Afrique en rattrapage  
D'une civilisation ou deux  
D'un âge à l'autre  
Aguerri aux sens  
Apaissé aux bris des peuples

Tu dois apprendre à nouveau  
Donner sens  
À tes mains  
Te laver d'un soupçon  
D'être blanc  
Au milieu des Noirs

Là où le soleil détruit le ciel  
Il n'y a pas de miroir  
Pour se défaire de son visage

Une capitale qui saute à la corde  
Avec le pays voisin  
Une cathédrale fermée  
Même le dimanche  
Et le ressac qui arrache les jambes

Pour les donner à la mer carnassière

Il vaut mieux faire la queue  
Avec les vendeurs  
Pour atteindre la récompense des jours  
Regagner les terres

À qui faire l'ardoise  
Parmi les enfants du village  
Comment s'efface  
Un verbe à peine su  
Un ban pour terminer

Pendant que je pose des briques sur le sable  
Pour les flamboyants, les bougainvillées  
Je réponds de mon père  
À la classe  
Que tout va bien

Je bois à la permanence du député  
Tout travail mérite sa bière  
On n'est plus là  
On est ensemble  
La nuit porte son message

\*

Je porte sur le dos  
Le poids de ma mère  
Tout chaud sur le registre de la douane  
La moitié du Bénin est honorée

Et dire que nous venons pour guérir

Je prends note cliniquement  
Toutes les cicatrices  
Tous les tatouages  
J'assiste au défilé  
D'une communauté convalescente

Juchée sur pilotis

Empêtré dans les pythons  
Réfugié dans un temple vaudou  
Béni par l'orage

Je recrée la route des esclaves  
Me pendre à l'arbre de l'oubli  
Sur la plage  
Les chants des pêcheurs  
S'échappent de leurs filets  
Et restent à la mer

Je suis à la porte du non-retour  
Ma liberté en partage



## TROISIÈME PRIX

---

ALBION

MÉLYSSA GAGNON, JONQUIÈRE

Terre-Neuve-et-Labrador. Plus proche de l'Angleterre que de Vancouver. On lui aurait demandé de mettre une punaise sur la carte, elle aurait visé juste. Mais elle n'aurait jamais pu montrer Happy Valley-Goose Bay. Elle avait entendu dire qu'à St-John's, les gens buvaient du Screech, un rhum typique de la place. Elle n'en savait pas un iota de plus.

L'amour n'avait jamais daigné l'approcher, même si elle croyait parfois entendre ses murmures la nuit. Pour les filles comme elle, ni belles ni laides, l'amour était une notion abstraite. Elle avait quitté l'école de journalisme avec des notes enviables, mais de l'ambition au compte-goutte. Un stage à la station locale s'était soldé en fiasco. Le petit écran avait fait ressortir en une mosaïque de pixels un visage quelconque et une silhouette ronde. Elle avait poussé la porte tournante de CTIR-TV pour une dernière fois en juin 1993, sans trop penser à demain.

Elle entrevoyait l'avenir sans entrain. Elle n'avait donc rien à perdre en disant, pendant l'entrevue :

« Happy Valley-Goose Bay? Bien sûr!

— Vous êtes certaine? lui avait demandé le fonctionnaire du Ministère.

— Pourquoi pas? J'aime les aurores boréales et les grands espaces », avait-elle laissé tomber.

Elle savait que personne d'autre ne voudrait d'un exil d'un an dans une ville plus proche de la fin du monde que de Blanc-Sablon. Elle voulait partir loin d'un univers où elle se fondait dans le décor. C'est pour cette raison qu'en remplissant le formulaire, elle avait coché « Labrador ».

À l'aéroport de Goose Bay, en septembre, le ciel fléchissait sous le poids des premiers flocons. Elle a franchi le portail, alors que les derniers relents de clarté se faisaient engloutir par une nuit d'encre. Elle s'est avancée vers un taxi, ses cheveux balayant une nuque épaisse. Sa frange, drapée sur des sourcils fournis, portait ombrage à de jolis yeux d'ambre.

Elle est débarquée à Happy Valley-Goose Bay sans attentes. Happy Valley-Goose Bay, ville cafardeuse au nom ridicule, lieu de mariages d'oiseaux et de fausses promesses. En bas, il y a la Vallée, antre de désespoir et de bungalows construits à la chaîne. Chez *Trappers'*, les gens dansent en chemises à carreaux et en bottes de cuir. Leurs talons font écho aux plaintes de Garth Brooks, sous des panaches cloués aux murs en trophées de chasse.

En haut, il y a Goose Bay, porte de sortie pour des générations de filles depuis que le ministère de la Défense y a installé ses pénates. C'est l'endroit où elles veulent aboutir, au bras du militaire qui les emportera à mille lieues de ce funeste trou. Surplombant la Vallée, la tour de contrôle de la 5<sup>e</sup> Escadre brille en remède contre le spleen. Les militaires anglais y défilent dans leurs uniformes bleu ciel, nickels, bérets de biais et souliers vernis. Chaque jour, les F-18 fendent l'air paisible du Labrador. Leurs moteurs effarouchent les outardes du lac Melville, point de mire de la localité voisine de North West River. Les samedis soir, le bar des anglais offre de l'alcool à prix dérisoire et c'est là que, boudinées dans leurs robes noires, les filles de la Vallée font la file aux portes du Paradis.

Quand elle a rencontré James, elle n'avait jamais ressenti pareils tressaillements. Cet accent du Yorkshire résonnait en un charabia lascif. Le coup de foudre ne s'exprime dans aucune

langue précise, s'était-elle rappelée. Elle a donc continué de sourire et de rire, en réplique à un humour dont elle ne comprenait pas les subtilités. Il était James le titan. James aux yeux aussi bleus que les plans d'eau du Lake District dont il lui parlait souvent. James aux épaules larges comme les Pennines. En quelques mois, elle avait tout lu des parois crayeuses de Douvres et des falaises de Cornouailles. Albion, fils de Poséidon, frère d'Atlas. C'était l'ancien nom de l'Angleterre. Elle voulait en découvrir chaque recoin, des forteresses de York jusqu'aux versants rocheux de *Land's End*. Quand James lui a demandé de le suivre, elle a dit oui, sans hésiter.

\*

Un brouillard cotonneux lui obstruait les yeux. L'avion s'apprêtait à toucher le sol. À travers la fenêtre, elle voyait son aile percer les nuages d'Heathrow et la toge lumineuse de Londres balayer tout le sud.

James était là. Elle ne l'avait pas vu depuis six mois. Six mois à se demander si elle avait fait le bon choix. La Vauxhall a filé vers le Wiltshire, tandis que Noel Gallagher chantait *Don't Look Back in Anger* sur BBC Radio One. Elle lisait des toponymes sur de grands panneaux bleus. *Reading, Marlborough, Wootton Bassett*. En dernier, l'enseigne de sa nouvelle maison : "*Royal Air Force Lyneham*".

Elle n'avait pas l'étoffe d'une femme de militaire. Au bout d'un temps, James est devenu un amalgame de travers. Il se plaignait sans cesse d'un mal quelconque. Il y a d'abord eu ses mains chevrotantes, puis le boitement de ses jambes.

Derrière le comptoir du grand magasin où elle vendait des flacons de Chanel à de riches femmes, elle paraissait mince comme une feuille sur ses talons hauts. Deux ans qu'elle avait épousé James et pris pour pays l'Angleterre. Ses collègues des cosmétiques s'étaient penchées sur son cas. Une arcade fine tracée au-dessus de ses yeux l'avait rendue fauve. Ses lèvres donnaient l'envie de s'y pendre. Alors que James se lovait dans les dédales de l'ennui, elle se sentait comme un papillon égaré, ailes déployées.

Le jour où elle a décidé de le quitter, James l'attendait dans la pénombre du salon.

– I have Multiple Sclerosis. Je vais finir en chaise roulante, a-t-il murmuré en français, chose qu'il ne faisait jamais.

James, jadis fort comme le vent qui souffle sur les berges de la mer du Nord, n'était plus que faiblesse et cambrure. L'amour s'était étioilé. Avait-il réellement existé?

Elle a mis sept ans avant de partir, avec deux valises et quelques livres, qu'elle convertirait en dollars à la Caisse populaire. L'avion a gagné le ciel et elle a cru voir la maison à travers un hublot semblable à celui qui lui avait fait découvrir la perfide d'Albion pour la toute première fois. Elle a vu des points dans la nuit, avant que ses paupières se déplient. Elle le savait seul, assis dans son fauteuil de fer, à compter sur ses doigts croches les chances qu'il lui restait d'être heureux.

## MENTION HONORABLE (1)

---

DES PHARES

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

À Baudelaire, merci pour l'élan et l'inspiration.

Leclerc, premier printemps d'une portée musicale  
Grandeur nommée, trouvère d'une langue chantée  
Bâtitteur d'îles sous les envolées d'outardes fières  
Dans sa guitare un souffle de génie battait la mesure.

Vigneault, droit dans les hivers de grande solitude  
Chêne vivace où scintillent les feuilles de la vaillance  
Or du temps qui passe, chant du poème de nos jours  
Voix qui s'élève dans les éléments d'un vaste territoire.

Lévesque, si humble dans la complexité des choses  
Porteur d'un hymne de paix et d'amour universel  
*Dans la grande chaîne de la vie*, ses mots cristallisés  
Au-delà des guerres et pour notre meilleure partie.

Ferland, fier délinquant et amoureux impénitent  
Troubadour jouant ses amours en mode majeur  
Dans le tumulte de ses jours, les femmes de sa vie  
Ont façonné ses grandes mélodies, mémoire d'elles.

Léveillé, ce chevalier lyrique de la langue française  
Pianiste jusqu'aux confins des grands espaces intérieurs  
Là où *la musique souvent le prenait comme une mer*  
Sur son cheval blanc, il nous amena loin, loin, loin.

Desrochers, grande passagère à l'ombre de l'Oxford  
Clémence comme clémente mais femme guerrière  
Usant de l'humour comme de l'amour en ses paroles  
Bouleversante de tendresse, touchante messagère.

Charlebois, premier dieu fou chantant de notre scène  
Soixante-huitard assumé, fils de la Révolution tranquille  
Avec ses mots ou ceux de Ducharme, Péloquin, Rimbaud,  
Il inventa un son nouveau, élan vif moderne électrifié.

Lelièvre, richesse exprimée envers *les choses inutiles*  
Qui font la beauté du monde sous la plume aguerrie  
De ce fin observateur qui poétisa en simplicité volontaire  
Ce qu'il percevait de grand dans les petits riens du jour.

Desjardins, oiseau déserteur embrassant la liberté  
Écrivain sonore inscrit de plein fouet dans la modernité  
Élevant l'âme québécoise en une œuvre fraternelle  
Poète touchant l'essentiel de l'espérance humaine.

Tous ces *p'tits bonheurs* et ces *gens de mon pays*  
Ces voix, ces échos, ces airs fredonnés dans le temps  
Et les voix nouvelles soufflées par les voix pionnières  
Qui interpellent les *voix chères qui se sont tuées*.

Ces opus vibrants entre nos *quatre murs de glace*  
Ces chansons, hommage à la vie et sa déferlante  
Dans tout ce qui meurt et dans tout ce qui naît  
Attisent un beau grand feu de joie humanitaire.

## MENTION HONORABLE (2)

---

IRONS D'ELLE

MÉLANIE MINIER, CHICOUTIMI

Je m'égorgerai la voix sur les  
branches acérées sur le chemin, devant  
Sinuosité de roches, gravelle  
Parmi les loups étêtés

Je mangerai le monde, vil et si vaste  
Village dans ma paume où siège l'enfant-lune  
L'une de ces timides ébauches arrondies  
Au cœur d'une crasse-galerie

Craque le vent sur les feuilles pleines  
De mon souffle donné en pâture  
Aux cordes rompues, escarmouche  
Châtiez les mots de vos langues fourbues

Et moi

Je m'égorgerai la voix sur les  
Flandres aiguisés de la route, devant  
Vacuum pour les va-nu-pieds  
Hirondelles mortes, gorges époumonées

Nous irons d'elle, de par le monde  
À bout de bras la maintiendrons  
Solide idiome d'un oiseau-mouche  
Langue perdue, vacarme ambulant

À bout de bras, ses mots  
Je les cueillerai un à un  
Dans les terres arides, asséchées

Jusqu'à m'arracher les landes

Et toi

Je m'égorgerai la voix sur les  
crans pleins de clous  
Abîmée jusqu'au sang  
Toujours, l'amour, toujours debout.







DEUXIÈME PRIX  
VOLET IMAGE





Laurie Girard, *Éternité*



TEXTES RETENUS  
QUATRE LIGNES



## ALÉATOIRE

JIMMY RACINE, QUÉBEC

Serpentin qui jalonne le parcours de l'impensable.  
Crois-tu en l'immonde ratio de ma survie divisée par  
l'irrationnel?  
Tambourine mes idées saugrenues et martèle-les jusqu'à la  
saison la plus sombre.  
Que jamais ne rejaillisse quelconque lumière bienveillante  
parmi mes allusions chimériques.

## BILLOT

JULIE DALLAIRE, ROUYN-NORANDA

Le ventre billot de bois que bon à brûler  
Les bras tendus et les outils et la hache à proximité  
Réflexion longue de s'auto sculpter à partir de l'œil  
Une coupe brute avec un fini à l'épreuve de toute entrave

## CARDINES TEMPORUM

GENEVIÈVE GAUTHIER

Mise en scène d'une valse à quatre temps. La lumière. Une  
course effrénée qui défile au ralenti. La terre. Les vertiges de  
grandir. L'envie de la mer. Le battement des heures comme un  
leitmotiv. Le noir. L'immortalité comme une utopie, la mort  
comme une certitude. Même les pauvres vivent.  
Même les rois meurent. Depuis hier jusqu'à demain, *cardines  
temporum*.

## CLAQUEMURÉE ATONE SOUS L'AZUR

VALÉRIE BLACKBURN, CHICOUTIMI

la noirceur me laisse **difforme** dans cette pièce exigüe  
torpide je borborygme à fond  
les tempes martelées par le **temps**.

HOMÈRE

MONIQUE PAGÉ, MONT-SAINT-HILAIRE

Elle affronte cette présence. Elle avance dans les grands vents de son vertige.

courbée par la hâte

elle remonte la rue

*L'Odysée* sur son cœur

LA GUERRE EN VAINS MAUX

FRÉDÉRIC SIRARD, MONTRÉAL

Tous les canons de l'épouvante

Ont beau tonitruer! : Le monde

Reste impassible, dans l'attente

Des hurlements qui se répondent...

LA LOUVE

JULIEN GRAVELLE, GIRARDVILLE

tu m'appelais ma louve ma douleur mon poison et moi j'aimais  
t'entendre crier et geindre, sentir ton corps nu se cabrer et se  
tordre comme une vipère entre mes mains

nous deux tenait à peu de choses en somme quelques lanières

de cuir et ce mot secret que tu n'aurais jamais dû oublier mon

amour, je pense à toi chaque fois que la gardienne me passe les

menottes aux poignets

LATENCE...

LUC CHOUINARD, GRANBY

La mer culbute ses flots d'or

Et désarçonne le silence...

L'Attente gît du monde au bord,

Étreint du Temps qui se dépense....

## LE CIEL EST UN GLAND

SÉBASTIEN GAGNON, DOLBEAU-MISTASSINI

Le ciel est un gland qui nous trombe dessus des amours qu'on laisse aller se coucher lumière fermée et dos tourné. On pisse tout seul dehors par grand vent et le ciel nous supplicie de gouttes d'eau perfides comme des pierres de lapideur. Le ciel est un gland qui nourrit dans nos têtes de chênes des écureuils désaxés rêveurs d'ébats illuminés.

## LES FURIES

VÉRONIQUE VILLENEUVE, CHICOUTIMI

Sous le masque lunaire  
Figées dans l'abîme crépusculaire  
Les Furies, engendrées par le poison de la vengeance  
Se consomment, emportées par des voix de discordance

## LIGOTER

THIBAUD BLAIN, CHICOUTIMI

Je suis. Je publie, tu aimes, ils partagent. Je partage, tu likes, ils mentionnent. Je mentionne, tu followes, ils suivent. Je trolle, je buzze, je notifie. Tu suis.  
J'influence, tu agis, ils persuadent. Je m'exprime, tu écoutes, ils s'expriment. Je parle, tu répètes, ils répètent. Je pense, tu penses, ils pensent. Tu étais

## MES RÊVES

SAMUEL TREMBLAY, JONQUIÈRE

Lorsque mes rêves sont hantés par des destriers d'ébènes flamboyantes de colère, le sommeil m'abandonne. Alors, je regarde la dame d'argent qui veille depuis le firmament, la suppliant de m'aider et de tout son amour, elle me demande de me retourner. C'est alors que j'aperçois l'élue de mon cœur, qui de sa simple présence apaise mon âme.

## MON PETIT ART POÉTIQUE!

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Abolir le hasard et laisser au présent la part belle, pour que le temps gagne à perdre tous ses repères.  
Donner libre cours aux correspondances fictives du réel.  
Que le silence épouse le fond et la forme des jours.  
Du silence *encore et toujours* pour le verbe s'abandonner, afin que viennent les musiques nouvelles de l'inspiration.

## ORDALIE D'AMOUR

PATRICK GUAY, JONQUIÈRE

C'est toi et toi seule que je veux finir par ne plus aimer. De toi seule que je veux lentement me désintéresser. C'est avec toi que j'aimerais rompre, sans fin et de tout temps, mon éternel amour.

## POÈTE À LA DÉRIVE

RICHARD MARTEL, CHICOUTIMI

Je suis un poète à la dérive  
Je suis rien, je suis tout  
J'y suis pour rien, je suis fou  
C'est comme cela que ça m'arrive



## PURGATOIRE

JULIE GOULET, ST-AUGUSTIN-DE-DESMARES

Entre deux eaux, au-dessus de la mêlée.  
Mes cheveux épars sur cet oreiller aussi las que fripé.  
Expie mes regrets de ces amours-épaves.  
Si le périple est astral, les valises seront forcément légères.

## RÉAPPRENDRE LA SOLITUDE

LAURIE GIRARD, CHICOUTIMI

De la chaleur de tes doigts  
sur ma peau,

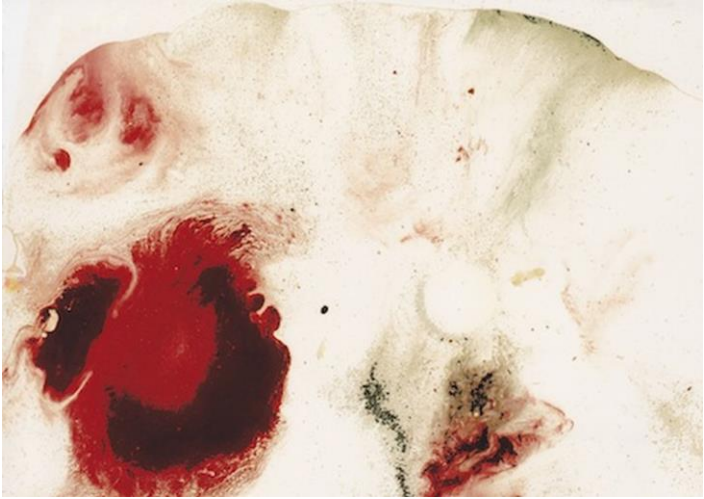
Comme un mensonge qu'on se répète,

Jusqu'à se que les larmes traversent le temps,  
et que demain arrive.



TROISIÈME PRIX  
VOLET IMAGE





Mayane, *Un cœur battant*



TEXTES RETENUS  
TROIS PAGES



ÇA NE VEUT RIEN DIRE  
ARNO LANCIER, MONTRÉAL

Ça ne veut rien dire  
ne me parle pas ne me parle plus  
                                  oublie-moi juste –  
  le temps d'                  et que je me  
reconstitue

les filigranes de ton regard  
                                  où se perd se cherche un bout de ma peau

                          c'est bête  
                                  parce que  
  je n'en ai aucun souvenir

une ronde un tempo  
                                  tes doigts qui raccordaient mes pas  
  blues dansé ; toi et moi

*you know the sky's been crying*                  ah

*shit*

*how do we cry already?*

j'ai cette voix craquelée ; démantelée  
                                  je ne sais plus je ne sais pas          m' e x          r

p          i  
m  
e  
r

on me dit parle mais je ne sais plus parler  
                                  on me dit que penses-tu et je ne sais plus penser

les filigranes de ton regard  
où se perd se cherche un bout de ma peau

*enough enough enough enough enough*  
*enough enough enough enough enough*  
*enough enough e n o u g h enough enough*  
*enough enough enough enough enough*

j'ai quelque chose à te murmurer  
je crois —

encore une fois, tu je tends les  
lèvres  
mais c'est drôle  
comme je ne  
tombe plus sur les tiennes

j'ai quelque chose à te murmurer  
je crois —

ça s'est perdu *somewhere* au creux  
d'autres voix d'autres peaux d'autres pulsars des  
novas de cœur  
des envies de draps de soie des doigts qui  
engendrent la cadence  
d'autres voix d'autres charmes des langues qui  
parlent de toi  
des parfums de délicatesse des doigts qui enlissent la  
distance

*but i'll remember it, trust me, this through the lands where i was*  
*wandering without you*  
*through the skies where i was seeking for my way back home*  
*with you*

ton nom en palimpseste  
quand je rirai encore

me restera au fond de la gorge  
comme le parfum d'amandier  
comme le temps de l'enfance  
comme les perles d'étoiles ;  
de celles qui  
ne s'essoufflent  
j a m a i s

mon nom en artifice  
quand je pense le connaître  
m'échappe à coup de réminiscences désaccordées

des mots sans sens au sang asséché s'étiolent que je ne sais plus  
t'atteindre  
des mots vétustes volés voilés vidés veules sur la pointe de ma  
langue

*these w o r [ l ] d s that i can't reach*

j'ignore la danse où tu voudrais m'accompagner à nouveau  
je n'entends pas le refrain que l'on chanterait au cœur  
des foules pour se re  
trouver

à travers l'encre  
que dois-je regarder?  
une ancre percée  
de part en part

oublie-moi juste ;  
j'avais quelque chose à te murmurer  
je crois ;

*it is –*

## COURSE FUTILE

FRÉDÉRIC SIRARD, MONTRÉAL

Sous les falaises festonnées  
D'embruns, de chaumes et mystères,  
Où vingt pouliches caracolent,  
La *crigne* au vent, l'œil étonné,  
Pêle-mêle ou mieux de concert,  
Épris d'azur, ivres de vol,  
Sternes, frégates, goélands  
Ou albatros pleins d'envergure  
Déferlent leur ample voilure  
Et jouent des aériens courants...

L'espace implore : Venez toutes  
Lisser vos ailes sur la brise,  
Nageuses de l'éther limpide!  
Chassez la poudre indue des routes  
Des hommes que la folie frise!  
La torpeur des ombres languides  
En vos cavernes miniatures  
De pailles rêches, de boue lisse;  
Savourez les vastes délices  
Dont si prodigue la Nature!...

Mille ramages conviviaux,  
Babils confus, pépiements doux  
Et triolets dus aux baies molles  
Surgissent du bocage enclos,  
L'oreille embrassent de bisous  
Sonores qui l'âme consolent  
Des hivernales amertumes...  
Déçue, d'une aigle n'ayant l'aire,  
S'isole de ses congénères  
La pupue (ou houppe commune)...



L'Île Élégiacque vous attend!  
Des estivales euphories  
Il est loisible goûtiez l'heure!  
Ébrouez-vous, fiers cormorans!  
Place aux aviennes harmonies!  
Gloire au délire des hauteurs!  
Que les limaces seules rampent...  
Le ciel, refuge des concordes,  
Vous convie où l'humain n'aborde,  
Outre les rêves d'hippocampe...

Riez! gracieuses hirondelles!  
Délestant vos plumes des peines  
Des longs exils ou des rancunes,  
Envolez-vous! Colombes frêles,  
Mésanges à vos nids sereines,  
Corneilles rauques importunes,

Pic percuteurs ou grues puissantes!  
(Sur l'éperon des maisonnettes  
S'entend *hier* la girouette  
En une plainte affligeante...)

Suivez l'exemple qu'on vous donne :  
Les abeilles dans leurs sacoches  
Emportent le nectar nouveau!  
(Réserves prétendues l'automne  
Anticipant – à la bamboche  
Admettre propension de trop?)  
Profitez de chaque seconde  
De cette volatile ivresse!  
Le temps gâché, que l'on délaisse,  
Plus rare des denrées du monde...

Si soudain les froidures frappent,  
Migrez! mes anges, loin des pleurs  
Et des tourmentes fatidiques!  
Aux neiges la frileuse échappe...  
Puis revenez sur nos demeures

Tendre vos ondes magnétiques,  
De vos voltes nous ébahir!...  
(Des oies la gauche caravane  
Se *dandinaille*, se pavane.  
Après elles je dois courir...)

LA FEMME GLACÉE

MAYANE, QUÉBEC

Tu serais née  
Au cœur même de l'hiver  
Dans un pays de froid  
Et de neige  
Et cette saison  
Toujours  
Tu la porterais  
Dans ton cœur  
Où que tu irais

Enfant,  
Tu accueillerais les premiers flocons  
Avec une telle joie!  
Et avant même  
De savoir lire, écrire et compter  
Tu apprendrais à marcher, courir  
Et jouer dans la neige

Puis tu découvrirais  
Les livres  
Et les contes de fée  
Et ce monde  
Te semblerait  
Si merveilleux  
Que tu aimerais  
T'y réfugier

De l'hiver,  
Tu retiendrais surtout  
La solitude  
Toi qui serais si seule  
Même au milieu  
D'une nombreuse fratrie

Et le silence aussi  
Toi qui serais  
De peu de mots

Et puis tu grandirais  
Deviendrais une adolescente  
Solitaire et tranquille  
On te demanderait :  
« Que veux-tu faire plus tard? »  
Et tu ne saurais  
Que répondre  
Tant de possibilités  
Devant toi...

Puis tu t'en irais  
Quitterais la maison  
De ton enfance  
Pour aller étudier  
Au loin  
Dans la grande ville

Ce serait  
La découverte  
Du bruit  
Des foules  
Des distractions  
De toutes sortes

Et tu t'étourdirais  
Dans ces choses  
T'étourdirais  
Et bien qu'entourée  
Ce serait toujours l'hiver  
En toi  
L'hiver  
Le froid  
Et la solitude...

Mais un jour

Sur ton chemin  
Un homme  
Te souriait  
Et t'ouvrirait ses bras  
Tu connaîtrais  
L'amour  
Cet étrange sentiment  
Qui t'était jusqu'alors  
Peu familier

Puis ce serait  
L'abandon  
Le rejet  
Et la blessure  
Immense

Tu n'aurais plus  
Le goût de rien  
Pas même de vivre  
Les jours, les nuits  
Tout se confondrait  
Dans ta tête  
Ton cœur  
Ton âme  
Se confondrait...

Mais le temps passerait  
Comme il passe toujours  
Et l'hiver reviendrait  
L'hiver  
Avec sa blancheur  
Infinie  
Son silence  
Et le froid  
Le froid qui déjà  
S'installait en toi

Du givre se déposerait  
Sur ta fenêtre

Tu y appuierais  
Le front  
Et pour toi  
Il n'y aurait pas  
De plus belle  
Ni de plus seyante  
Couronne  
Que ces fleurs de neige  
Étoilées  
Qui te glaceraient  
Glaceraient  
Jusqu'à l'âme  
Te prémunissant ainsi  
De tout mal

Du moins,  
Le croirais-tu...

## LA MÉTAMORPHOSE

EMMANUEL TROTOBAS, CHICOUTIMI

Il y a de ceci bien longtemps. Plus de mille ans. On devait être à la fin du printemps. En plein champ, à trois lieues de la prochaine maison, au pays des insectes et des fleurs. Un après midi...

Sur l'eau tiède d'un ruisseau, deux patineuses se promenaient d'avant et à reculons; leurs ailes faisaient comme des coiffes blanches au soleil. On aurait dit deux religieuses qui marchaient dans la cour du couvent.

Ce petit milieu aquatique tenait en effet lieu de couvent avec sa hiérarchie, ses normes, ses rites, son architecture, ses traditions. Et quelque chose de nouveau était apparu : une larve et celle-ci évoluait rapidement. Les deux religieuses commentaient assez fort pour que tout autour, tous puissent entendre. Le vœu de silence semblait relégué aux oubliettes, ou simplement délégué aux autres qui ne prenaient pas de grande décisions.

Elles en rajoutaient encore et encore, répétant qu'on avait encore vu la larve muer : « elle change tout le temps! », « c'est une instable! », et elles jouaient ainsi, comme dans une joute, à exprimer toujours une opinion dévalorisante concernant le lépidoptère qu'elle considérait toujours comme une larve. Elles ne voulaient pas apprécier le processus d'évolution de la chose. Les deux religieuses avaient leurs cibles de prédilection et la larve devenue chenille en était une. Dans leur couvent, la larve devenue chenille était tolérée mais il ne fallait pas trop les faire sortir de leurs habitudes, de leur sévérité. Elles avaient des critères bien affûtés. La larve avait bien grandi, puis la chenille bougeait beaucoup ces derniers temps. Cette dernière avait trouvé refuge vers l'extérieur du couvent. Les religieuses l'avaient moins vue et donc moins agacée. Elles avaient cependant pu la traiter de ravageuse et la rumeur circulait. Il s'était passé quelque chose. Les religieuses se devaient de faire régner l'ordre. Elles se

donnaient au moins l'impression de force. Les autres insectes suivaient l'ordre des choses. La larve devenue chenille, elles se l'avouèrent finalement, avait mangé tellement de feuilles en si peu de temps. Elle s'occupait de ses propres petites affaires, de sa propre petite routine. Jusque là, les deux religieuses la regardaient de haut, comme certains humains regardaient les animaux. Une boutade devenue routinière prenait en effet sa tête comme référence, « la traitant de chienne » et le duo se renvoyait la balle « chenille? », « Oh! Mais oui ne savez-vous pas que cela vient du latin, consœur? C'est la signification ». Comment auraient-elles pu savoir?

Les critères d'esthétique et de force prédominaient toute opération de police. Ses pattes étaient fausses, on n'en pouvait douter. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'elles aperçurent de leurs regards aiguisés une enveloppe de soie! Cela ne se faisait pas!

Galvanisés par les deux religieuses, ces deux agentes de force de l'ordre, les insectes renchérissaient pour dénigrer la petite chenille. À leurs yeux, elle était devenue, faut-il le rappeler, une ravageuse. Elle dévorait : des feuilles, oui, on le savait, mais elle mangeait beaucoup, beaucoup. Et pour quoi faire? Le monde se questionnait à savoir si, au moins, la chenille était utile, sans vraiment vouloir répondre. De plus, tous la voyaient poilue : elle devait être toxique!

Le fait de l'avoir laissé s'éloigner ne pouvait être que pour le bien de la communauté. La chenille poilue s'isolait dans son enveloppe et tous les insectes semblaient ravis de ne pas avoir à la croiser. C'est tout juste si l'on n'entendait pas : « bon débarras » de la bouche de ceux qu'elle croyait ses propres amis.

L'enveloppe devenait intrigante. Que peut-il donc en sortir? Les préjugés allaient bon train. La défiance se lisait sur les visages des promeneurs du couvent. On ne se risquait plus à poser ses pattes proche d'elle. Des insectes l'oubliaient et passèrent leur chemin. D'autres continuaient de nourrir des inquiétudes jusqu'à exercer une surveillance. Il ne fallait pas que la communauté soit



en péril. La chenille n'avait pas d'ami dans ce petit monde d'insectes. La menace était encore là. Elle était surveillée malgré tout, malgré la beauté des fleurs, le bourgeonnement des arbres et le mûrissement des fruits. Le vent pouvait souffler dans les feuilles et sur l'eau, les nuages pouvaient fuir, les choses avaient, selon les religieuses, un ordre à suivre, dans ce monde.

Et dans la stupéfaction et presque la terreur, on vit une chose extraordinaire : le cocon s'agiter follement, se percer, se fendre, s'ouvrir, et deux grandes ailes jaunes se déplier au soleil, s'étirer, apparaître tachetées de points noirs; des ailes cendrées de poudre d'or, avec des dessins dessus, des ailes magiques, brillantes, qui battaient l'air, triomphantes, majestueuses, dans l'avant-midi, au-dessus du peuple consterné qui battait le rivage. Le premier papillon était né. Et le premier vol se continuait par-delà les fraises, rouges d'épouvante.

Cette histoire est finie. La leçon fut grande chez les insectes qui avaient jugé la chenille trop sévèrement parce qu'elle était laide et sans défense.

Si on accuse le papillon d'être volage, c'est surtout qu'il connaît la fragilité et l'inconstance des amitiés.

## LE COLLIER

PATRICK GUAY, JONQUIÈRE

*This big wide world is a clown with his nose painted red  
A rainbow-colored balloon dancing high over head  
It's everyone's oyster, step up, get your pearl  
(It's a wonderful world)*

Nous n'avons rien. Nous avons des dettes en masse. Les enfants ne manquent ni de quoi manger, ni d'attention, ni d'affection. C'est l'hiver. Des manteaux plus chauds et à leur taille seraient bienvenus. Pour le reste, on se débrouille. On peut même dire que nous allons bien. Puisque nous sommes là. Des amis, des parents, au fait de la situation, par générosité, nous offrent des vêtements ou nous avancent un peu d'argent. On ne le rendra jamais. Sylvie débarque un beau matin avec deux pleins sacs de provisions, malgré sa propre situation précaire. Marie te dorlote comme aucun homme ne le ferait : repas au resto, douceurs de toutes sortes, chocolats fins et café de luxe, un sac de fruits frais, de la vitamine pour le cœur. François me traîne au cinéma; il nous emmène, les enfants et moi, patiner, glisser; il m'invite au billard, me paie une bière de temps en temps, malgré les recommandations de mon médecin, que je tais. Le petit reçoit une paire de patins presque neufs du grand frère d'un ami. Délicat comme il est, déjà, il me dit :

— Je suis content d'avoir les patins de Laurent.

Du haut de ses six ans, il domine la situation mieux que moi et c'est sa façon à lui de nous aider. Moi, enfant gâté, je n'aurais rien voulu savoir des patins d'un autre, même ceux du frère de mon meilleur ami.

Cet hiver-là, on gagne un peu d'argent en faisant du ménage. Ça m'arrange un peu, en un sens, le ménage, je n'ai le cœur à rien, je veux dire, je ne suis pas d'attaque pour un travail qui exige attention et réflexion, vu ce qui m'arrive. Me lever au petit jour,

par gros froid, tirer ma journée à frotter, brosser et rincer — la classe. Ça ne suffit quand même pas et compter sur les amis devient un peu plus difficile, par orgueil, malgré l'assurance que chacun nous donne que cette aide leur fait plaisir et qu'ils comprennent, et patati et patata. Je vends des disques et beaucoup de livres.

Bref, on en arrache.

Le moins drôle, pour toi, c'est de te défaire du collier. Un détail comme ça me revient, mais sur le coup, je n'en fais pas grand cas. C'est pénible pour toi, avec tout ce qui a précédé. On le sait, on l'entend dire, on imagine, mais tant qu'on n'a pas soi-même avalé la pilule, on a peine à le croire : l'argent empoisonne nos rapports. Celui qu'on n'a pas comme celui qu'on a.

Tes rapports avec ta mère, cette sorte d'incompatibilité feutrée et discrète, mais bien palpable, les vacheries lancées sous le coup d'une occasionnelle colère et d'un verre en trop, tout vous sépare — peu de choses vous rapprochent vraiment. Morte quelques mois plus tôt, elle te laisse des babioles sans importance, un peu d'argent, celui qu'elle n'a pas dilapidé en thérapies et médicaments de toutes sortes, et son inestimable collier de perles, que tu aimes tant, dont tu m'as tellement parlé, combien elle le portait fièrement à son mariage (cette photo), combien elle était belle quand elle se le plantait en travers de la gorge (une autre photo, prise six ans après, juste avant que tes parents divorcent). Dans le temps. Le seul objet auquel tu aies tenu, la seule toute petite faveur que tu lui aies jamais demandée. Une partie de ton enfance dans quinze grains d'une fine rondeur nacrée, les souvenirs heureux ou navrés qui s'y rattachent. On le met de côté, juste au cas, en craignant qu'il finisse par servir.

Ce temps vient vite, ce besoin de vendre le collier, de toucher les centaines de dollars absolument bénéfiques. Avec raison, tu hésites.

— Pas le collier, quand même!

– On n’a plus le choix, Jeanne. C’est plate mais c’est la seule affaire qui peut nous rapporter. Si tu y tiens, on demande au bijoutier de nous le garder et on le rachète quand ça ira mieux.

– On peut faire ça?

– Exactement. Je vais négocier. Comme une sorte d’emprunt.

– On va payer plus cher pour le ravoir.

Tu as raison, mais j’insiste.

La suite, tu la connais. Je sors. J’ai en poche le collier et quelques babioles assez laides : une chaînette, deux bagues, deux agrafes, sans valeur. Je me dis, déterminé et sûr de moi : cette fois je me force. Je veux un bon prix. Je marchand. Ça serait bien que je tienne mon bout.

Il fait froid, mais je me fiche du ciel sans nuage, de l’air brûlant qui me scie l’arête du nez, des pare-brise des autos aux dessins hallucinants. Grâce au collier, on va se payer toute une épicerie. J’en frissonne. Mon unique idée, c’est là où nous en sommes.

La porte de la bijouterie actionne un gentil dispositif musical, un air connu s’élève dont le nom m’échappe. Je fredonne. Je m’avance et je dépose sur le comptoir le collier et les babioles et je raconte mon baratin. Le type se tient derrière, ses lunettes sur la poitrine, les bras croisés, patient. Il prend le collier. Il pose sur son œil un étrange monocle puis le retire comme un cigare. Ça ne prend pas vingt secondes qu’il m’éteint raide.

– Du faux. De bonne qualité, mais quand même, ça ne trompe pas. Quinze dollars le collier.

Il regarde mourir mon sourire.

– Perdez pas votre temps, vous n’aurez pas mieux ailleurs.

Je sais qu’il dit vrai. Les babioles, il m’en donne vingt piastres. Je prends les vingt piastres, je le remercie, je laisse le collier et je me sauve.

## LE PAYS SAGE

LUC CHOUINARD, GRANBY

En nous léguant la liberté,  
Une démocratie modèle  
De volonté forte exemplaire,  
Nos ancêtres, gens de fierté  
Venus sur mer en leurs nacelles,  
Pour l'avenir se sacrifièrent!...

Sobres, martiaux, pleins de bravoure,  
Ils abrogèrent la prudence  
Et, faisant fi des cents périls,  
Explorèrent les alentours  
Du continent : la Neuve-France  
Put s'édifier de mains habiles!...

Sous les auspices de l'honneur  
Et du courage convenu,  
Et par la force surhumaine,  
Sans défaillir aux viles peurs  
Ni des regrets qui s'insinuent  
Dans la misère ni les peines;

Sans nuire aux peuplades sauvages  
En leurs périples, vagabondes  
Comme les races précédentes,  
Inauguré le pays sage...  
Ils ont gravé un Nouveau-Monde,  
Une légende inscrit géante!...

Le paradis des âmes libres  
Ils ont goûté par leurs efforts,  
Trimant, bûchant de l'aube au soir!  
Des Québécois la franche fibre  
S'est affirmée sans gêne, alors,  
Prodige de petites gloires!...

La paix, durable, s'étendit  
Outre ces terres sans confins  
Et ces montagnes giboyeuses...  
L'écume des ruisseaux blondis  
Portait l'espoir à flots d'airain;  
Les forêts denses et frileuses...

C'était un continent de rêves  
Et d'espérances du futur...  
Les couples se formaient, durables...  
Des troncs couchés des toits s'élèvent  
Et font étanches les mesures  
En cette contrée de l'érable...

De la sérénité l'enclave...  
Puis de l'Albion, vautour affreux,  
Vint le supplice et l'ingérence!  
Les fondateurs induits esclaves  
Au nom d'un roi en d'autres cieus :  
L'ère naquit de nos souffrances!...

La forfaiture des canons  
Gronda, vrombit, tonitruante!  
L'infâme prit sans qu'on lui donne;  
D'impostures en trahisons,  
Sous des serviles, méprisante  
Une injustice advint – maldonne!

Des Patriotes, invincibles  
Comme tous les héros anciens,  
Furent vendus pour la potence!  
Nos alliés s'inscrivirent cibles;  
Pour endormir les citoyens  
On mit ces meurtres sous silence...

Sa honte pour l'éternité  
Cache l'auteur qui ne s'assume  
D'autant de crimes si obscènes!  
Coffrages de la vérité  
Dont se renforcent les coutumes,  
Puisque l'histoire ainsi s'enchaîne...

Ressouvenances, passé morne;  
Sordide ressassé d'échos  
Vestiges d'une soumission...  
Le Diable s'émoissant les cornes  
Sur les dépouilles des héros  
Y perdîmes nos illusions...

## L'ÈRE DE L'ÊTRE

ROXHANE LAPOINTE, SAINT-HONORÉ

Lorsque j'étais petite, j'avais les cheveux très longs, très très longs, extrêmement longs! Mais peut-être me semblaient-ils aussi longs à cause de ma petite taille... C'était une épaisse chevelure blonde aux reflets dorés qui descendait jusqu'au bas de mon dos (lorsqu'il ventait, ma mère me disait toujours qu'elle ressemblait à un champ de blé).

À chaque fois que l'on rencontrait des gens, je recevais des compliments :

- Ciel, quelle belle enfant!
- Oh, comme tu es jolie, tu as de si beaux cheveux!

Et lorsque nous avions de la visite :

- Comme tu as grandi, tu es de plus en plus belle!

Cela faisait évidemment la fierté de ma mère et donc du même coup la mienne. Si cette belle crinière était susceptible de me procurer l'agréable sensation d'être aimée, elle me permettait également de m'identifier à ce mot : B-E-L-L-E. Un terme sur lequel je m'appuyais pour construire peu à peu ce que l'on appelle la confiance en soi.

Avide d'apprentissages et terriblement créative, je m'imaginai souvent être dans la peau de Marie Curie (j'étais tombée sur la fameuse collection de Danielle Lewi-Benchttrit, merveilleusement illustrée, qui racontait l'histoire de personnages célèbres).

Afin de concocter mes expériences, je devais aller porter le sac à ordures sur le bord du chemin pour pouvoir me servir de la poubelle extérieure en guise de chaudron. « Windex », savon à main, pelouse, sable et bien sûr, de vieux « chewing-gum » retrouvés sur l'asphalte (dans les années 80, les gens jetaient leurs déchets dans la rue), bref, tout ce qu'il fallait pour préparer le mélange révolutionnaire qui allait me permettre de devenir immortelle. Une fois mes préparations terminées, je devais évidemment tester mes expériences sur quelque chose de vivant.



(Pauvre maman qui pensait que ses plantes mourraient parce qu'elle n'avait pas le pouce vert..)

Un jour, à l'école, le professeur nous demanda de préparer un exposé oral. Nous devions parler de ce que nous rêvions de faire dans la vie.

- Une scientifique, comme Marie Curie!, avais-je dit à ma mère le soir venu.
  
- Mais comment vas-tu faire, tu n'as même pas de bonnes notes en mathématiques?, m'avait-elle répliqué.

(Comme si tous les champs de recherche nous demandaient d'être bons en mathématiques! Il faut dire que dans ma famille, les mots « scientifique » et « recherche » étaient directement reliés au monde médical. Enfin, si j'avais su!)

Ma mère eut soudainement l'idée du siècle :

- Je sais... mannequin!, lança-t-elle avec enthousiasme.

Tellement d'enthousiasme que mon mental enregistra sa suggestion telle une volonté de l'être. Fait rigolo (ou à pleurer, c'est selon), je me rendis compte le lendemain que la moitié des filles de la classe désiraient elles aussi devenir mannequin – la glorification du vedettariat commençait déjà à se frayer une place au sein de nos petits esprits naïfs qui ne demandaient qu'une seule et unique chose : être aimé.

Et c'est ainsi, malgré tout mon amour pour les mystères de la vie, que la petite fille pensive et introvertie que j'étais oublia Marie Curie au profit du culte de la beauté... l'être au profit du paraître.

Puis vint l'adolescence, où l'apparence devint évidemment de plus en plus importante. Certes, je n'avais pas beaucoup de cartes dans mon jeu, mais j'avais LA carte « gagnante » (du moins, dans mon esprit), celle de la beauté, et ce solide pilier allait assurément constituer une base solide pour m'aider à réaliser mes rêves les plus fous (c'est du sarcasme).

Si mon petit stratagème s'avérait pour le moins être d'une efficacité redoutable, mon ego, de son côté, commençait à prendre des dimensions démesurées, mais tout cela me permettait bien sûr de compenser mon complexe d'infériorité par son contraire immédiat, la supériorité.

À l'âge adulte, ce malaise inconscient était devenu si inconfortable que des symptômes physiques avaient commencé à émerger : mes cheveux tombaient par centaines, des plaques d'urticaire apparaissaient sur tout mon corps, mon souffle était de plus en plus court et mes muscles s'affaiblissaient de jour en jour. La guerre venait d'être déclarée, c'était une bataille sans merci entre mon esprit disloqué et mon âme qui reprenait ses droits. La beauté que j'avais tant louangée était en train de disparaître et, par conséquent, tout ce qu'elle m'avait apporté disparaissait avec elle. Ne possédant plus rien et ne pouvant plus rien faire, il ne me restait qu'une seule chose : « être ». Mais comment « être », moi qui ne me connaissais même pas! C'est à ce moment que la littérature entra dans ma vie. Je me jetais tête perdue dans toute sorte de lecture, à la recherche de mon identité, sans me douter que tous ces romans, tous ces essais, tous ces livres de philosophie et de développement personnel, n'étaient en fait qu'une petite préparation à LA lecture la plus importante de ma vie; celle de mon âme.

Ce combat de l'âme et de l'esprit dura quelques années, réduisant mon propre corps en un champ de bataille dévasté. C'est en me réveillant d'un long coma que je pris alors conscience d'une chose fondamentale, c'est que le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un enfant n'est pas tant de l'aimer, mais c'est surtout de lui apprendre à s'aimer\*. Si nous ne pouvons aimer quelqu'un que pour sa beauté, nous ne pouvons être aimés ni s'aimer soi-même que pour notre physique. À l'ère des réseaux sociaux et de toutes ces images retouchées, il semble, hélas, que cette fausse croyance soit manifestement imprégnée au plus profond de notre psyché. Quoi qu'il en soit, s'il est facile de mentir aux autres, on ne pourra jamais se mentir à soi-même... car l'Être reprendra toujours sa place.

\* Citation de Jacques Salomé

## L'ODEUR CHAUDE

JULIE GOULET, SAINT-AUGUSTIN-DE-DESMAURES

Je sais pertinemment qu'on ne peut dire d'une odeur qu'elle est chaude. Une odeur, c'est un amalgame de particules volatiles qui suscite une réaction soit positive ou négative de la part de nos capteurs nasaux, mais ça n'a rien de tactile. Toutefois, quand il est question de cet homme, le décrire en disant de lui qu'il s'en dégage une odeur chaude est si représentatif que je ne parviens, même en m'y efforçant, à trouver des mots pour autrement mieux l'exprimer. Je blottis mon nez à cet endroit précis, à mi-chemin entre sa nuque et la naissance de ses épaules, et j'inspire aussi lentement que profondément; l'objectif consistant à tapisser de lui chaque millimètre carré de mes poumons en procédant doucement, pour laisser le temps à ma mémoire olfactive d'intégrer ce souvenir sensoriel à mon répertoire et ainsi pouvoir éventuellement m'y référer en son absence. Bref, je parle d'odeur chaude parce que lorsque je le respire, ce n'est pas tant son parfum masculin subtil qui envire ma capacité de rétention d'informations, que les radiations chaleureuses et incomparablement réconfortantes qui l'accompagnent et se propagent jusqu'à ce petit moi complètement sous le charme.

Tranquillement, je décolle mon nez de ce lieu pour lequel je réserverais volontiers un aller-simple sans possibilité aucune de retour. Mes yeux embrumés se font mes messagers; je n'ai nulle envie que mon pays du sud fait humain ne s'envole vers d'autres cieux. Ses pupilles cherchent à établir une connexion avec les miennes. Tendrement, son index se pose sous mon menton et, appuyant légèrement vers le haut, tend à redresser ce visage que j'avais laissé s'égarer.

Ma bouche étant entrouverte pour y laisser passer un mince corridor d'air, il profite de l'occasion pour poser sa lèvre supérieure en cet espace pourtant restreint. Son autre babine, plus pulpeuse encore, repose d'une manière toute naturelle sous ma bouche, comme on recouvre un corps d'une couverture afin

qu'il soit douillettement enveloppé. Il m'offre un baiser qui me semble sincère, mais néanmoins pressé. Je lui fais part de ma remarque. Il me susurre, avec un sourire que je lui sais être taquin, qu'il relève de l'utopie de requérir de la hâte qu'elle se retienne.

Il tire ensuite sur le cordon de velours bleu de mon chemisier, lequel forme une boucle dans mon cou; jugeant assurément inutile de protéger l'intimité de mon décolleté de son regard voyeur. Sans doute aurait-il pu défaire ce nœud-fantaisie avec ses dents et occuper ses mains autre part, mais probable qu'il ait estimé que ce geste, à lui seul, m'aurait donné un indice quant à l'implication future qu'il destinait à sa bouche. Il défit donc de ses mains les trois ou quatre premiers boutons ornant ma blouse, non sans peine en raison de la grosseur de ses doigts.

En partance des lobes de mes oreilles, il fit glisser ses doigts le long le mon cou maintenant dénudé. Il mit lui-même sa vigueur toute masculine en veilleuse pour un temps, optant plutôt pour un toucher particulièrement délicat, me laissant presque croire à un effleurement d'ailes de papillon, si léger qu'on en vient à se demander s'il était bien réel ou plutôt rêvé. Il avait de toute évidence capté qu'en certains cas, patience et longueur de temps font plus qu'empressement et précipitation.

Poursuivant leurs chemins imprécis sur ma peau, ses doigts terminaient inlassablement leur voyage sur la bordure dentelée de mon soutien-gorge. À force, cela lui donna envie de dégrafer ce dernier. Il tapota mon dos, par-dessus le vêtement que je portais encore, mais son entreprise s'avéra infructueuse. Désireuse de l'aider dans l'atteinte de son but, je déboutonnai les laissés pour compte au milieu de mon chemisier, afin de faciliter l'accès à l'arrière de ma brassière, quand il décida qu'il en serait autrement.

Il prit l'une de mes mains dans les siennes et me conduisit jusqu'au canapé où il me força gentiment à m'allonger sur le dos. Là, il bécota mon cou avec ce genre de petits baisers qui donnent plus dans la quantité que la qualité, limite un peu adolescents

tant ils étaient furtifs. L'avalanche de bisous m'ensevelit jusqu'à ce que l'ardeur du bécoteur se heurte encore à ce sous-vêtement devenu franchement obstructif. À la différence de sa première tentative, ma position horizontale offrait désormais au volume de mes seins la possibilité de se détendre sur les côtés, créant ainsi un espace entre la peau de ma poitrine aux aguets et ce cache-nibards superflu. Bien résolu à ce que sa fougue de conquérant ne soit pas à nouveau appelée à battre en retraite, il repoussa l'ennemi en dentelle de sa main, faisant en sorte que l'un de mes seins se présente à lui. Ce dernier se pointa donc juste au-dessus de ce bout de tissu duquel je suis habituellement reconnaissante de préserver ma pudeur, mais pour lequel j'aurais prié mes seins et tous les Saints de Michel Sardou pour en être débarrassée en cet instant précis.

L'homme à l'odeur chaude se pencha au-dessus de mon buste et me lança un regard lascif avant de sortir la langue et déposer le bout de celle-ci sur mon mamelon gauche, encore bordé par mon soutien-gorge. Doucement, il donna de petits mais précis coups avec l'extrémité de sa langue, dessinant avec celle-ci le pourtour de l'auréole rosée de mon sein. Je l'observai du coin de l'œil seulement, de crainte que le fait de se savoir épié par moi ne l'intimide et n'altère la spontanéité de ses actes.

Déduisant que la manœuvre effectuée ne me déplaisait guère, il entreprit ensuite de refermer ses lèvres sur mon mamelon, encerclant ce dernier de ses babines charnues. Il lui donna d'abord de petits becs, pour ensuite tenter une succion, tendrement. Je ne portai pas attention au début, mais à mesure qu'il répétait ce geste, je pouvais sentir son coup de langue coquin tout juste sous mon mamelon, en même temps qu'il aspirait lentement celui-ci de sa bouche. Tout était très bien, mais je commençais tout de même à être un peu tannée de ce lambeau de chemise demeuré accroché à mon corps et cette maudite brassière qui couvrait toujours à moitié ma poitrine laquelle, de toute évidence, se montrait plutôt réceptive à ce prélude sensuel.

Je me redressai donc le dos, enlevant ma blouse sous le regard soutenu de l'homme. Comme je m'affairai ensuite à dégrafer l'indésirable, les quelques secondes de cet interlude semblèrent suffisantes pour que le détenteur de la langue agile semble gêné et inquiet d'avoir fait quelque chose qui ait pu me déranger. Je m'empressai alors de lui dire, tout en détachant le plus rapidement que je le puis le vêtement encombrant : « C'est parfait, c'est simplement que je me sens un peu coincée avec ce... ». Ne me laissant pas le temps de compléter ma phrase puisqu'ayant sans doute compris qu'il n'était pas la cause de mon inconfort, et ne semblant pas mécontent que j'ai finalement défait le lien unissant ces petits crochets de métal qu'il avait eu peine à délier, il prit l'initiative de terminer de retirer mon bustier en le faisant glisser le long de mes bras. Pendant qu'il me dévêtit le haut du corps, il ne quitta pas des yeux ma poitrine, me complimenta sur sa fermeté et commença à téter tout doucement mon mamelon droit, lequel semblait jalouser son voisin de palier.

Croyant que le rythme irrégulier de son mouvement était peut-être attribuable à sa nervosité, je posai l'une de mes mains sur sa tête, câlinant doucement ses cheveux; un signe que j'espérais qu'il interprète comme une approbation, tel un « oui, j'aime ça, poursuis ta quête avec moi, quelle qu'elle soit ». Même sans cette caresse de renforcement positif, je crois que la dureté de mon téton qui ne tarda pas à s'ériger et à lui faire une « ovation debout » trahit le plaisir charnel naissant qu'il me procurait. Je profitai de ces instants qui demain ne seraient plus et s'évaporerait peu à peu, telle son odeur chaude.

## RÉMINISCENCE

SAMUEL TREMBLAY, JONQUIÈRE

La journée avait été longue et j'étais pressé de partir. J'avais terminé plutôt mon rapport et il ne me restait plus qu'à attendre l'officier de nuit. Il était huit heures du soir quand cet homme est entré dans le poste, malheureusement pour moi, mon collègue venait d'appeler pour me prévenir qu'il serait fortement en retard dû à des travaux sur la route. Bien sûr, nos braves travailleurs syndiqués ont décidé de faire des heures supplémentaires. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il s'est endormi devant la télé. Devant moi se tenait un jeune homme, bien habillé, probablement trop pour être le genre de personne qui va voir la police, mais ce qui ressortait le plus, c'était son regard. Il avait ce regard que j'ai malheureusement vu beaucoup trop souvent, celui d'une personne qui sait que son problème est trop dingue pour être raconté, mais qui se sent obligé de le faire quand même. J'invite donc le pauvre bougre à prendre une chaise et à me raconter ce qui l'amenait ici. Ce à quoi il me répond tout naturellement « Monsieur l'agent, je sais que vous ne me croirez pas, mais écoutez-moi, ma vie en dépend ». Qu'est-ce que je disais, je sens que ça va être une longue soirée.

Ce n'était pas la première fois que je devais m'occuper de ce genre d'individu. « Je me suis fait enlever par des extraterrestres », « je suis l'héritier de la couronne d'Albanie et l'on veut m'éliminer », etc. On s'imagine que ça n'existe que dans les films ce genre de cas, mais en vrai, ça m'arrive au moins une fois par mois et toutes ces histoires commencent toujours par cette phrase « Monsieur l'agent, je sais que vous ne me croirez pas, mais écoutez-moi ». C'est toujours la même chose et malheureusement, mon supérieur m'a bien fait comprendre qu'il me rétrograderait si j'insulte encore une fois un « pauvre citoyen effrayé ». Donc, après avoir offert un café à ce pauvre bougre, je lui demande avec mon plus beau sourire ce que je peux faire pour lui. Celui-ci prit une grande inspiration avant de me raconter son histoire. Il se prénomme Mathias, sa fortune

était faite depuis quelque temps grâce à la compagnie de sécurité privée que possédait sa famille. Je me demande si ce n'est pas mon supérieur qui a envoyé cet homme pour tester ma patience. De toute évidence, il avait parfaitement les moyens d'assurer sa sécurité sans l'aide de la police. Alors soit, je ne flancherai pas, je prie donc l'hurluberlu de me raconter son histoire et de me dire qui pouvait bien vouloir sa mort. Il mit un temps notable d'hésitation en regardant autour de lui avant de commencer à parler. Tout a commencé il y a très longtemps, à l'époque il était un marchand très influent, mais suite à quelques dettes, il avait tout perdu. Heureusement pour lui son meilleur ami l'aidait en l'hébergeant, le temps qu'il trouve un moyen de régler ses dettes. Il décrivait son ami comme un homme bon, mais aussi comme un hérétique qui s'adonnait à des pratiques de magie noire. Je devrais recevoir un prix pour mon stoïcisme, car malgré cette déclaration, je réussissais à garder mon sérieux en le priant de continuer son récit. Un jour il eut une idée, une solution perfide qui lui permettrait de régler tous ses problèmes, mais qui reviendrait presque à vendre son âme. Un jour il emmena son ami sur les quais où une dizaine d'esclavagistes les attendaient, il avait vendu son bienfaiteur pour une forte somme d'argent. La dernière chose que celui-ci dit avant de disparaître sur le navire, c'est de profiter de cette vie, car il reviendra se venger dans les suivantes. De la magie noire? Des esclavagistes? Je ne comprends plus, mais où se trouvait-il à ce moment-là? Sûrement pas à Montréal. Il m'expliqua avec un certain malaise que c'était en 2685 avant Jésus-Christ, en Égypte. Le silence qui régnait dans la pièce à ce moment était presque tangible, j'ai vraiment intérêt à avoir une augmentation après ça. Craignant probablement que je le chasse parce que je le crois fou; ce que je me retiens vraiment de faire, le jeune homme continua son récit. Sa deuxième vie se passait en 1877 après Jésus-Christ au Japon, à cette époque il menait une vie noble de samourai, selon ses dires puisqu'il m'a avoué avoir vendu son ami dans une autre vie il n'y a même pas dix minutes. Il m'avait alors parlé d'une rébellion contre un empereur avec plusieurs termes japonais que je n'ai pas compris, en réalité je commence à me demander ce que fait mon collègue pour prendre autant son temps. J'en avais presque oublié Mathias qui ne semblait pas avoir remarqué ma



perte d'attention, il parlait d'une attaque contre un camp impérial et d'une victoire décisive, mais que lorsqu'il fouilla le campement pour récupérer des ressources importantes, il se fit poignarder avec une dague égyptienne par son ami qui lui dit qu'il tient ses promesses. Alors qu'il agonisait, il comprit qu'il était maudit. Quelques jours plus tôt, il avait commencé à se souvenir de son ancienne vie et la dague avec laquelle on l'avait poignardé en était la preuve. Ma patience commence vraiment à atteindre ses limites, d'ordinaire ce genre de contes de fées ne dure pas longtemps, mais cela fait déjà une heure que ce taré me raconte ses anciennes vies et il ne semble pas avoir fini, il se mit à parler de sa vie suivante, en 1944, en Normandie, j'en profite pour le féliciter d'avoir vécu lors de périodes aussi importantes. Ne semblant pas comprendre le sarcasme, il me remercie. Au secours quelqu'un. Il commence à me conter cette troisième vie, mais moi j'en ai marre et je lui demande de sauter directement à sa mort, moi qui pensais qu'il allait me sortir une histoire courte et presque amusante, me voilà obligé d'écouter son histoire absurde de réincarnation et de malédiction, pourquoi je n'ai pas écouté mon père et fait des études de droit? Il continue ainsi son récit dont je devine déjà la fin, lors du débarquement il se fait poignarder par un officier avec lequel il s'était lié d'amitié et c'est ainsi qu'il meurt. Le silence était de retour dans la salle. Est-ce possible? Il avait fini? Seulement deux réincarnations? Je ne peux pas croire que c'est tout, il m'explique qu'une réincarnation ne se fait pas en trois jours. Mais qu'attend-il de moi avec son histoire? Je ne suis pas un sorcier et il semble être mieux protégé que quiconque. Il finit par me répondre, il sait qu'il va mourir, car il se souvient de ses anciennes vies et que ce phénomène n'arrive que la veille de son assassinat et surtout que sa mort venait toujours d'un de ses proches, alors il voulait la protection de quelqu'un qui n'a rien à voir avec lui. Je ne sais pas ce qui me prend, mais je décide de le faire escorter par un policier. Ne voulant pas prendre la voiture, il part prendre le train. C'est au moment de son départ que mon collègue a daigné arriver, moi j'ai besoin de sommeil... et d'un bon whisky.

Le lendemain, je fus appelé sur une scène de crime au quai de la gare Centrale, je pris le temps de m'allumer une cigarette avant de contempler le policier mort d'une balle dans la tête et le cadavre de Mathias, une dague de style égyptienne plantée dans son torse. Mon adjoint me regarde un moment avant de me demander qu'elles étaient les directives. Je soupirai longuement de lassitude avant de tout simplement répondre « Je sens que ça va être une longue journée ».

## TRACES

ISABELLE BLIER, CHICOUTIMI

Des traces de pas dans la neige en direction de la rivière. C'est ainsi qu'elle a signé sa lettre de départ. Lorsqu'elle sort de l'hôpital pour fumer, son cahier à la main, personne ne peut se douter de ce qu'elle a en tête.

Cela fait quelques semaines déjà qu'elle est hospitalisée pour soigner une dépression. Elle prend du mieux semble-t-il, est sur la bonne voie. Elle a quand même décidé de partir. N'apportant rien avec elle. Rien d'autre que son carnet à dessins. Son bien le plus précieux. Elle aurait aimé dessiner pour cet enfant qui ne veut pas d'elle. Celui qui, chaque fois, refuse de s'accrocher; la rejette. Il n'y a aucune raison pourtant. Ils sont tous les deux fertiles. Elle ne comprend pas.

Lorsqu'elle quitte sa chambre, elle montre le paquet de cigarettes à l'infirmière de garde lui indiquant par ce simple geste sa destination. Celle qui n'avait jamais fumé de sa vie a pensé que cette nouvelle « mauvaise habitude » pourrait lui rendre les choses plus faciles le moment venu. D'un signe de tête, l'infirmière lui donne son approbation. En longeant les murs, la patiente se dirige vers la sortie du centre hospitalier qui donne sur l'urgence. Le couloir est presque désert mais elle reste sur ses gardes. Sa tuque est enfoncée sur sa tête de sorte qu'on voit à peine ses yeux. Les mains dans les poches de son manteau, elle ne peut s'empêcher de caresser la lame des ciseaux qu'elle a subtilisés dans le bureau du psy. Elle l'a bien eu avec ses belles paroles. Elle savait ce qu'il voulait entendre et n'a eu qu'à lui réciter le refrain de la dame résiliente qui se soigne par le dessin. Il a ainsi assoupli les consignes de sécurité à son endroit, ce qui lui permet désormais de quitter l'unité de soin. Pour quelques instants du moins.

Une fois arrivée à l'urgence, elle observe la salle d'attente. Le lieu est bondé de monde : des parents tenant un bébé en larmes

jusqu'aux habitués de la place qui viennent chercher un peu de chaleur humaine. Le personnel est visiblement débordé; nul ne lui prête la moindre attention. Patiente anonyme au même titre que les dizaines de patients qui s'impatientent. Elle pénètre dans la salle de toilette exigüe qui jouxte le poste d'accueil. Après avoir bien verrouillé la porte, elle retire sa tuque et se détaille dans le petit miroir. Ses joues se sont creusées pendant son séjour en psychiatrie. Elle a perdu le plaisir de manger; les repas ayant tous une saveur similaire. Elle extirpe la paire de ciseaux de sa poche et la dépose, avec son cahier, sur le bord du lavabo. Elle attache ensuite ses longs cheveux en une queue de cheval basse à l'aide de l'élastique qu'elle porte toujours au poignet (elle l'a récupéré suite à sa dernière rencontre avec le psy). Satisfaite du résultat, elle coupe d'un mouvement sec. Pas d'hésitation sinon revient le doute. Elle doit être invisible, se fondre dans la masse. Son nouveau look lui donne un air androgyne. Elle se reconnaît à peine. Elle cache les cheveux coupés au fond de son bonnet et le replace sur sa tête. Elle jette les ciseaux dans la poubelle, tire la chasse d'eau et quitte le petit coin, son carnet sous le bras, pour se diriger vers la sortie. Elle reste un instant dans le portique. L'air froid qui s'engouffre à l'intérieur lui coupe le souffle. Le soleil se fait timide mais il tente de percer le couvert nuageux. Le vent est calme, heureusement. Elle a une dizaine de minutes de marche devant elle. Un peu plus d'un kilomètre la sépare de sa destination. Elle doit toutefois faire un appel avant.

Elle revient sur ses pas pour trouver un téléphone public; relique d'une autre époque en cette ère numérique. Elle saisit le combiné, cherche les pièces de monnaie dans la poche intérieure de son manteau et les introduit dans la fente prévue à cette fin. Ses doigts pianotent un numéro et elle attend que la sonnerie retentisse. Après avoir formulé sa demande, elle raccroche le combiné et va à l'extérieur. Le froid lui fouette à nouveau les joues. Elle enfonce ses mains dans les poches de sa veste et en remonte le col. Elle doit se mettre en route maintenant.

L'entrée de l'urgence est certainement la plus achalandée du complexe hospitalier. Piétons, voitures et ambulances se relaient

sur les voies de circulation. Une ambulance passe juste derrière elle au moment où elle traverse dans le stationnement. Elle poursuit sa route vers l'ouest. Même s'il y a un cégep à proximité, peu de passants croisent son chemin. Elle bifurque ensuite vers la droite. La rue est bordée de grandes et riches demeures qui créent un large corridor ce qui contribue à la protéger un peu du froid. En bordure de la route, une suite de bac vert lui rappelle qu'elle doit se débarrasser des cheveux qu'elle vient de couper. Elle saisit son bonnet par le haut afin d'éviter qu'il se vide de son contenu. Une fois le tout jeté à la poubelle la plus proche, elle accélère le pas. Elle doit faire vite; ne pas se faire remarquer. Le reste du trajet ne sera qu'une longue côte, descendant en louvoyant, tel un reptile du jeu serpents et échelles.

Arrivée à destination, elle apprécie le calme qui règne autour d'elle et s'en enveloppe comme d'un doux manteau de velours. La rivière n'est pas encore gelée; onde noire et impitoyable. Elle l'attire malgré son inhospitalité. L'invite. Envoûtante mer où s'engourdir. Debout, elle fixe l'horizon sans rien voir. Le regard dans le vide elle fait le point. Est-ce que tout ça en vaut la peine? À quoi bon se battre? Tant de questions et si peu de réponses... Le plan, il faut s'en tenir au plan. Elle regarde derrière elle. Ses traces dans la neige sont nettes, accentuées par la mince couche de glace qui a craqué sous chacun de ses pas. Elle frissonne tant à cause du froid que de ce qu'elle s'apprête à faire. Elle en mesure maintenant l'ampleur et cela lui donne le vertige. Ce n'est pourtant pas un coup de tête, il y a longtemps que cette décision a été prise. Longtemps que cette vie-là n'est plus possible. Personne ne peut comprendre; pas même lui. Lui qu'elle a tant aimé et avec qui elle rêvait de fonder une famille. Rien ne s'est toutefois déroulé comme elle le souhaitait. L'enfant n'a jamais voulu venir et l'amour n'a pas su les sauver.

La culpabilité la ronge même s'il n'y a eu aucun signe d'infertilité de son côté. Une incompatibilité quelconque... Ils voulaient tellement un enfant et elle n'a pas su le leur donner. En quittant cette vie, elle lui donne la chance de refaire la sienne et de réaliser ce rêve impossible avec elle. Son amour pour lui

demande ce sacrifice. Son désir le plus cher est de le savoir heureux; même au bras d'une autre.

Elle caresse la couverture de son carnet du bout des doigts, le regarde émue. Elle ferme les yeux et le lance au loin. Avalé par le liquide glacé, il disparaît rapidement. La preuve de sa présence ici est emportée par le courant. Lorsqu'il sera retrouvé, s'il l'est, elle sera loin. Très loin. Elle entend une voiture qui s'approche et regarde en arrière. Lentement, à rebours, elle refait le trajet qui l'a menée aux abords du cour d'eau en prenant soin de poser les pieds dans chacune des empreintes laissées précédemment. Il ne doit y avoir qu'une série de traces.

Personne ne saura que ces pas n'ont nullement mené à la mort mais bien à une nouvelle vie. La porte du taxi se referme doucement et le véhicule disparaît sans laisser de traces.





CONCOURS LITTÉRAIRE  
DAMASE-POTVIN





# CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

## PREMIER PRIX

---

LES AIGUILLES

MARIE-CHRISTINE BERNARD

Ils m'ont dit reste là regarde la belle horloge quand la grande aiguille sera sur le 12 et la petite sur le quatre quelqu'un viendra te chercher reste là bouge pas surtout monte pas dans le train. Monte pas dans le train monte pas dans le train. Ils répétaient ça, ils pleuraient, ils touchaient mes joues mes cheveux ma belle robe rajustaient mon col vérifiaient les fermetures de ma valise. Perds pas l'horloge des yeux, ils m'ont dit.

Une gare ça sent fort on dirait que ça sent les animaux et la rue et la saleté et la peur tout en même temps. Ça fait du bruit aussi. Tous ces gens qui pleuraient. Je comprends pas pourquoi ils pleuraient j'aurais bien voulu faire une balade en train, j'étais jamais montée dans un train, moi. J'aurais été contente, à leur place. Même que j'en ai vu qui essayaient de s'enfuir, mais les autres avec les manteaux tout pareils les rattrapaient et les faisaient monter en criant fort, je crois qu'ils jouaient à être des chiens. Ou des loups. Des loups. J'ai jamais vu des loups en vrai mais je suis sûre que c'était pareil. À cause des dents et des yeux. Surtout les yeux.

Après, le train est parti. J'ai pas perdu l'horloge du regard. Elles bougent tout le temps, les aiguilles des horloges. Même la petite, on dirait qu'elle bouge pas, mais elle bouge. D'autres trains sont venus et sont repartis. Des avec des gens qui jouaient au loup et d'autres sans. Tous les trains partaient en laissant dehors des personnes qui pleuraient. Moi j'ai pas pleuré, j'ai pas voulu, on

a le visage sale après, puis il fallait que je reste bien propre, comme il faut.

Quand j'ai eu faim, j'ai mangé la tartine qu'on avait mise dans ma poche, enveloppée dans un mouchoir. J'ai eu envie de faire pipi aussi. Je m'excuse. Il fallait pas que je quitte l'horloge des yeux, et j'avais peur que ça arrive si je cherchais les toilettes. C'est grand cet endroit. On peut se perdre facilement, ils me l'ont dit. Alors j'ai pas bougé. C'est pour ça. Je m'excuse.

Je m'appelle Marie... Dupont. C'est ça, Marie Dupont. C'est un beau nom, c'est doux, ça court et puis ça saute. Avant mon nom c'était Rebecca, mais c'était pas mon vrai nom. Rebecca, c'était mon nom d'avant qu'on aille vivre chez madame Colette. Pas vraiment chez elle, pas dans sa maison, mais dans le cabanon derrière. Il y avait un grand trou dans le plancher et quand il venait du monde on sautait vite dedans, zou! Après il fallait pas faire de bruit, encore moins qu'une souris, ils disaient. C'était comme un genre de jeu, mais personne ne riait. En tout cas, c'est là que j'ai appris que mon vrai nom c'était Marie Dupont comme dans Marie pleine de grâce, la mère du petit Jésus. Marie pleine de grâce, c'est une prière, vous voulez que je vous la dise? Je la sais par cœur.

Après, quand cette dame est venue pour me prendre, j'ai dit non, non, regardez la grande horloge. Je peux pas venir avec vous. Les aiguilles sont pas au bon endroit. Non, ça fait pas rien. Puis vous êtes pas habillée comme ils ont dit. Ils ont dit que la dame aurait une robe noire et un grand machin sur la tête. Pas vous. Vous, vous avez un manteau comme les gens qui jouent au loup. Même que vous leur ressemblez, aux gens qui jouent au loup. Même que vous m'attraperez pas.

J'ai couru. J'ai couru le plus fort que j'ai pu. J'aime pas jouer au loup. Ça fait peur pour de vrai. Je cours vite vous savez, pour une petite de mon âge. Je courais, je courais, et mon cœur battait comme un tambour. Mais les loups, eux, ils avaient des jambes de grandes personnes, et puis ils étaient plus nombreux. Ils

m'ont attrapée, avec leurs mains, mais aussi avec leurs yeux et leurs dents et leurs grosses voix.

Ça faisait un bout que je voyais plus l'horloge quand ils m'ont emmenée. Je sais pas combien d'heures ça fait que je suis là, non plus. J'espère qu'on va revenir à temps. Il faut que je sois à ma place sur le quai quand les aiguilles seront arrivées au bon endroit, la grande sur le douze et la petite sur le quatre. J'ai promis de pas bouger, en plus. Je voudrais pas qu'on me gronde. C'est pas ma faute si c'est les loups qui ont gagné la course à la fin. Mes jambes en avaient assez de courir, je savais plus où j'étais, j'ai presque pleuré, même. Ça n'aurait rien fait que je pleure, parce que j'étais déjà sale, vu que j'étais tombée plusieurs fois dans la crasse qu'il y avait partout sur le plancher. Là, vous voyez, je suis toute crottée, et ma robe est déchirée. J'ai perdu ma valise aussi, elle est restée près du banc. Mais j'ai pas pleuré quand même.

J'ai soif. Il fait noir ici. Il fait chaud. Ça sent la bête. Il y a bien trop de monde. Pourquoi on reste debout? Ils sont tous comme ça, à l'intérieur, les trains?

# CATÉGORIE ADULTE

## PREMIER PRIX

---

POPPY

MÉLYSSA GAGNON

Une grande perche. Penchée sur la rambarde de la passerelle de bois qui enjambe la rivière aux Sables. Là, le déluge avait avalé immeubles en bloc 20 ans plus tôt, avant de tout recracher en mottons de ciment et de bardeau.

Fébrile entre l'étau de deux rives, elle se dressait en équilibre au-dessus de l'abîme, agitée par le vent. Ses doigts agrippaient le grillage cloisonnant le pavillon de maintenance d'Hydro-Saguenay.

Elle s'appelait Poppy. C'était l'idée de son père, ouvrier de la Price Brothers pendant 40 ans. Elle avait passé sa vie à épeler son prénom, à Sainte-Cécile, puis à la Poly de Kéno, où elle avait déclaré forfait l'an dernier. Pas Puppy comme le chiot! Poppy, comme la fleur qui tapisse de rouge le champ d'honneur.

Quand on vient d'une famille établie dans de misérables quartiers en surplomb du moulin à papier, quand on a grandi dans l'arôme d'œufs pourris à Kénogami, on ne s'appelle pas Poppy. On n'a ni la grâce du coquelicot ni tout ce qu'il évoque en termes symboliques.

Quand on est la fille de Rock Plante, le plus fidèle client de l'Hôtel Monarque, celui qui rentre aux aurores avec les gars pour une dernière vodka, on a l'étoffe d'une Nancy. Quand on descend du papetier le plus rustre de l'usine, l'homme qui offre

sa progéniture en pâture à des ouvriers dégoulinants de désir sale, on a la couenne d'une Marilyn, d'une Kathy.

On ne naît pas Poppy chez les petites gens, même si un père alcoolique, inféodé imaginaire et jaloux vert des habitants du quartier des Anglais s'est enorgueilli en baptisant son enfant ainsi.

— Poppy Plante! avait ri sa mère, écrasant un mégot dans le cendrier posé sur son ventre rond.

— Ben oui Ghislaine, Poppy! C'est beau un nom anglais! Tous les boss de l'usine donnaient des noms de même à leurs filles avant, avait bredouillé Plante, entre deux gorgées de gin.

Quand on voit le jour sur le prélat froid d'un salon de la rue De Champlain, une fois le cordon coupé, l'instinct de survie déferle en flots furie. On devient une Sonia, une Sylvie pour la vie.

\*\*\*

Ses semelles glissaient sur la rampe. Plus bas, la mouvance de l'eau contre les parois rocheuses formait une mousse bruyante. Cette colère hydrique retentissait jusqu'à elle et lui rappelait sa propre violence. Elle était quasiment l'arbitre d'une chicane entre un cours d'eau et son bourreau de roc. C'était ironique, incapable qu'elle était devenue de discernement.

\*\*\*

C'était du grand Rock Plante de demander à sa fille de cinq ans d'aller ouvrir la porte nue quand les gars venaient jouer au crib le samedi soir. Il ne faisait jamais ça quand Ghislaine était là. Quand il disait à Poppy, tout juste sortie du bain fossilisé de crasse, d'aller répondre, il était saoul. Et les gars entraient un à un, l'œil rincé, avant de décapsuler des O'Keefe en rafale. Ces soirs-là, Rock Plante l'obligeait à laisser la porte de sa chambre entrouverte. Ces nuits-là, Poppy faisait inmanquablement un

cauchemar. Ces lendemains-là, ses draps puaien le scotch et la charogne.

\*\*\*

L'aube naissait au loin dans une trame violacée. Il était 4 h et des poussières, sur le quai de la misère. Elle scrutait le château d'eau de la Price Brothers, laissé tel quel après le changement de nom pour Abitibi puis Produits forestiers Résolu. Résolue. C'est ce qu'elle était devenue. Coquelicot rendu chiendent.

Au creux de cette cambrure au loin, où la rivière s'apaise enfin, elle allait aboutir, flottant dans les bras de Shipshaw. C'était sa mission ce soir : la mort en déversoir.

\*\*\*

Les sirènes lui parvenaient vaguement. La lumière filtrait au coin de son œil, miroitée par les flaques sur la piste cyclable. Elle s'est mise à voir un mobile d'enfant bleu, rouge, blanc tournoyant au-dessus d'un nourrisson. Elle s'est mise à penser à Daisy. Ces sirènes, ces gyrophares, ce désordre dans sa tête. Tout finirait par se taire.

Ça lui revenait en flashbacks aussi insoutenables que les fléchettes plantées dans ses bras frêles. Poppy, bull's eye vivant, les samedis soirs, en petites culottes dans la cuisine, rue De Champlain. Poppy, picotée de sang, la lèvre meurtrie d'avoir refoulé trop de larmes. Et les hommes de rire et de rire encore.

Ça lui revenait à grands coups de poignard. Guy Marchand sur elle. Marc Lapierre sur elle. Rock Plante...

Elle voulait lâcher prise. Lâcher le regard de sa fille qui lui rappelait celui de son propre père avec la puissance du mal de vivre.

Ses jambes frémissaient sur la rambarde, longues dans leurs futiles ancrages. Longues, comme la vie qui aurait été sienne n'eut été le fait qu'on la lui avait dérobée, une agression à la fois, dans une chambre mansardée de Kénogami. La grande perche

vacillait maintenant comme une plume détachée d'un pigeon niché sous le viaduc du boulevard Harvey.

\*\*\*

— Comment tu vas l'appeler ?

— Daisy.

— Ben voyons! T'as toujours trouvé qu'on avait des noms de fleurs à coucher dehors! Tu vas appeler ta fille Daisy Plante ?

— Marygold, on a fini par s'habituer.

— Tu veux donner raison à P'pa? Lui dire que c'était correct ce qu'il nous a fait, à commencer par nous donner des noms bâtards de même ?

— Marygold, elle va s'appeler Daisy.

\*\*\*

La puissance de l'eau l'a fait sombrer. Comme Daisy, elle cherchait son air. Son crâne s'est fendillé à la manière d'une coquille d'œuf sur le roc. Le sang s'est échappé en fins filaments. Elle se sentait légère, comme ce drap de nylon dans le tableau vapoureux qui succède à la scène du déluge dans la Fabuleuse.

Comme Daisy, elle s'est débattue. Comme Daisy, elle a eu les yeux grands ouverts. Daisy, son corps blanc tacheté de ténus ronds violets, a voulu dire Maman. L'eau du bain est entrée dans ses poumons avec la force d'un torrent, tandis qu'une fatigue oppressante écrasait chaque parcelle de sa résilience. Daisy fixait sa mère avec les yeux de Rock Plante. Et Poppy, calme comme un lac miroir, une main empoignant son cou, l'autre sur sa tête, maudissait ce regard avec la même fureur que le jour qui l'avait vu naître.

## DEUXIÈME PRIX

---

IGGAAK

SÉBASTIEN GAGNON

Pour le moment mes limbes à moi sont constitués de quatre barils vides qui font flotter et flic floquer un quai de bois traité au-dessus de mes yeux vitreux et qui me retiennent prisonnier. Je les aurais imaginés plus floconneux les limbes, moins humides, et pourtant je suis pas trop exigeant. Je l'étais pas, devrais-je dire. Plutôt le genre de type à bien s'accommoder du divan défoncé, le gars qui se levait la nuit pour chauffer le poêle à bois. Quand quelque chose me pompait l'air, je prenais une bière et ça passait, tsé.

Je viens de m'échouer après trois quatre jours à dériver tranquillement dans les eaux brunes de la Ouiatchouaniche. Je me suis fait grignoter tout du long par des truites vengeresses et des têteux belliqueux, noyé ben raide après avoir pris la douteuse décision d'aller nager à contre-courant tout seul, de nuit, après quelques bières. Peu importe ce que je voulais faire passer ce soir-là, on peut dire que c'est mission accomplie.

J'ai bien rigolé en regardant monter les bulles de mes premières fuites de gaz. Au moins, entre deux eaux, on peut se lâcher et aucune jolie fille ne risque de débarquer en même temps que les odeurs. Pis je pense que même si une jolie fille m'avait croisé à ce moment-là, sa première réaction n'aurait pas été de me juger sur mes ballonnements. Ensuite c'est moi qui me suis mis à remonter. Je trouvais ça moins drôle, gonflant on pourrait dire. J'ai commencé à me demander pourquoi je restais conscient même mort, mais peut-être que mon âme ne savait pas nager.

Le soleil était de plus en plus aveuglant et j'étais là les yeux grands ouverts, sans jamais pouvoir cligner. Le mouvement des



vaguelettes faisait exploser en flash de soudure sous-marine les rayons qui plongeaient comme des balbuzards. Honnêtement, je m'étais fait à la pénombre de mon six pieds sous la surface. Mais j'ai quand même été béni d'émerger exactement entre ces quatre barils, sous ces planches qui me faisaient voir la vie entre des fentes, comme un Inuit derrière ses iggaak.

Un gamin s'est enfariné tantôt dans une craque plus large que les autres. J'y suis pour rien, je hante pas les berges. Il a pété l'appareil photo de sa mère en tombant dessus. Ça aurait été capoté que l'appareil me flashe et que sa dernière image soit ma face flasque et mes cheveux pleins de foin, mais non, il s'est juste cassé. Le flo s'est pas fait chialer ni rien. Il saignait un peu du front, un accident est si vite arrivé. J'étais sous le quai d'une gentille famille.

Ils allaient et venaient comme le font les gens vivants quand ils sont au chalet. Le petit gars qui court toujours. La gamine qui veut tout le temps se baigner. Papa qui pêche et maman qui se fait bronzer. Et moi avec une craque de fesses ou une craque de seins en pleine poire, le sexe aussi mort que tout le reste. Un mort-vivant voyeur sans aucune émotion ni érection, voilà ce que j'étais devenu. Pourquoi y'a pas de lumière ni de tunnel maintenant que je suis à la surface ? Peut-être mon âme sait pas voler non plus. Ou que c'est juste pas correct pour un mort de fantasmer sur une vivante. Pas dans l'ordre des choses, même si l'inverse est pas mal tordu itou. Mais bon, dans l'ensemble, on a quand même passé une agréable journée tous ensemble.

Il doit être quatre heures là-haut sur le quai. Une notion qui n'a plus aucune espèce d'importance en dessous, où il est toujours et jamais tout le temps. Il y a des préparatifs de repas, je le sens. Je le devine en fait, parce que je sens rien, j'ai les narines pleines de bouette. Mais j'entends qu'il y a un feu qui crépite pas loin. Si j'étais l'invité de la famille, j'aurais sans doute faim. Là je n'ai que l'eau à la bouche.

Il fait noir maintenant. Le feu est toujours bien fringant. Parfois une étincelle se prend pour une fusée éclairante et j'ai

l'impression d'être un planqué au Vietnam tellement c'est humide. Les castors inquiets, dans le rôle des combattants du Vietcong, font des bruits de champs de bataille avec leur queue qui claque. Il y a même une couleuvre dans cette superbe reconstitution dramatique de jungle hostile. Dans notre petite guerre, c'est la couleuvre qui a gagné. Je me demande si l'essence qui s'échappe des moteurs de pontons amarrés tout autour met des arcs-en-ciel huileux dans mes yeux sans vie, comme elle le fait dans les flaques d'eau stagnante.

Les enfants doivent dormir, les parents sont venus s'étendre sur une couverture par-dessus moi. Bonne idée, ça me donne l'impression d'avoir les yeux fermés, ce noir absolu. Ces deux-là peuvent bien regarder les étoiles à ma place tant qu'ils continuent à jaser doucement. J'ai l'impression que je pourrais m'endormir en les écoutant discuter de leur petit quotidien. Me semble que ça serait un bon moment pour quitter les lieux. Je me sens plus pervers allongé sous leurs paroles que les yeux rivés sur leur entrejambe. Je découvre enfin la différence entre pornographie et érotisme. Ils s'en vont se coucher après un moment mais, heureusement, laissent la couverte étendue là.

Au matin je les ai entendus s'agiter et appeler quelqu'un. Ils cherchaient partout leur petite fille, qui ne devait plus être au lit, j'imagine. C'est papa, penché au bout du quai, qui a découvert mon corps gonflé pourri. En même temps, maman ouvrait la porte du char sur la petite qui était assise dedans, prête à repartir. Rendu là j'avais pas vraiment hâte de voir la suite, tout ce qui attendait ma carcasse. J'espère que mon âme saura s'éjecter hors de la scène une fois qu'on m'aura sorti de là-dessous.

## TROISIÈME PRIX

---

AU GRÉ DES FLOTS

ISABELLE BLIER

Un enfant debout dans le lac hurle à pleins poumons. Il a de l'eau jusqu'à la poitrine et ne voit personne sur la rive. Un courant froid passe. Il frissonne. Chaque poil se hérisse à la surface de ses bras et de ses jambes. Ses muscles se contractent légèrement sous l'effet de la surprise. Il se détend un peu dès que la température revient à la normale. Il scrute l'horizon. Il l'a perdu de vue. Il faut retourner à la plage, il ne devrait pas être là. Il s'est trop éloigné du bord. Il ne porte même pas sa veste de flottaison. Cette pensée lui donne l'impression d'entendre sa mère le sermonner, comme lorsqu'il était tout petit : « Si tu vas à l'eau, mets ton gilet de sauvetage! ».

Sa mère... Il sait qu'elle va le punir. Elle lui interdit de s'approcher de l'eau. Il lui est arrivé de désobéir et d'y tremper les pieds, mais en aucun cas, il ne s'était risqué à aller aussi loin. Seul. Il ignore pourquoi il n'a plus le droit d'y aller. Elle ne veut rien lui expliquer, se contente de dire que « c'est comme ça », les yeux inondés de larmes. Il déteste ça! Pourquoi les parents se défilent-ils toujours avec des réponses qui ne veulent rien dire? Si elle le voit la première, elle sera TRÈS en colère. Il est vraiment dans le pétrin. Il l'imagine déjà lui dire de ramasser ses affaires pour retourner à la maison. Il ne veut pas partir maintenant. Il doit le récupérer avant, mais il a besoin d'aide.

Malgré ses cris, personne ne répond. La panique le gagne, mais il tente de se convaincre qu'on viendra bientôt le chercher en pédalo ou en canot. Il se hisse sur la pointe des pieds pour chercher le rivage, le quai, le chalet. N'importe quoi pour pouvoir se situer et ainsi retrouver son calme. Peut-être apercevra-t-il son oncle? Il devait les rejoindre dans le bois

aujourd'hui. Le voisin le verra-t-il en taillant son gazon ? Il a entendu le moteur de sa tondeuse tout à l'heure. Il se concentre très fort. Il doit le retrouver, c'est important. Le soleil pare le lac de mille et un diamants qui l'empêchent de voir clairement si quelque chose flotte au loin.

Depuis que son père les a quittés, sa mère et lui, elle est toujours triste. À présent, ils ne vont au chalet qu'une seule fois dans l'été. Toujours à la même date. Chaque fois, même si la famille de sa mère se joint à eux, il ressent le poids de ce chagrin. Il ne comprend pas tout; il est encore trop jeune, lui dit-on. Ce qui est sûr, c'est que jamais plus il ne le reverra. Il ne sait plus depuis combien d'années il n'est plus là; deux ans ? Peut-être trois ? À son âge, le temps est un concept encore flou. C'est fou comme il lui manque! S'ils partent par sa faute, il s'en voudra. Il aime tellement venir ici. L'air y est encore rempli de leurs rires et de leurs jeux. En dépit de tout ça, il ne réalise pas le nombre de souvenirs contenus entre ces murs. Chaque latte de bois en a été le témoin inconscient mais privilégié.

Un autre courant froid le surprend. Il n'ose pas avancer. S'il le fait, est-ce que le niveau de l'eau baissera ou continuera de monter ? Il ne sait plus. Il en a déjà presque jusqu'au cou... Il n'aurait pas dû aller à l'eau. Sa mère a raison, c'est dangereux. Comment cet élément vital et bienfaiteur peut-il être à la fois sournois et hypocrite ? Avoir la capacité de sauver ou, au contraire, tellement détruire! Il aurait dû le laisser partir. Après tout, ce n'est qu'un ballon, bien qu'il soit si précieux pour lui.

Ce n'est qu'un vague souvenir. Il avait passé un après-midi complet sur le quai à l'attendre. Son père était parti en bateau sans jamais revenir. Juste avant le souper, vers 4 heures, il se souvient qu'un voisin de chalet est venu parler à sa maman. Il a entendu les mots accident et veste de flottaison puis un long silence gêné. Ce qu'il se rappelle le plus clairement, c'est le cri de sa mère. Une interminable plainte qui a longtemps surgi au milieu de ses rêves.

Il aperçoit un objet qui tangue au loin. Est-ce bien ce qu'il cherche ? Il doit en avoir le cœur net, il n'a plus le choix. Il avance. Un pas à la fois, doucement sans créer de remous. C'est pour ça qu'il s'est éloigné au départ. Le garçon s'est élancé trop rapidement, certain de l'atteindre du premier coup. Mais cela ne l'a que repoussé davantage et emporté hors de sa vue.

Il le voit, il est là tout près. C'est son papa qui l'a retrouvé. Il lui tend son ballon, le cadeau qu'il lui a offert pour son quatrième anniversaire. Il peut presque l'atteindre. Avance encore un peu. L'eau envahit ses poumons, mais ce n'est pas grave. Rien n'a plus d'importance désormais. Il a retrouvé son ballon... ainsi que son père.

# MENTION SPÉCIALE

MACALOUSSES

Marie Lévesque

Elle a toujours eu peur des ports de mer. Depuis qu'elle se rappelle, ils la fascinent. Il est 4 heures et elle ne dort jamais à ce moment de la nuit. Elle n'arrive pas à dompter ses angoisses, sa raison trop lâche, trop engourdie. Couchée près de la fenêtre, elle entend le chant de la corne de brume et sent son ventre se contracter en un point précis. Elle reconnaît cette sensation, cette attraction pour le vide; l'envie de sauter pour ressentir autre chose.

Elle sort par la fenêtre et marche vers le quai, rapide. Son souffle court, semblable à une alarme, s'oppose au silence pesant de la nuit qui s'achève. Son abdomen la devance, comme pour la protéger d'un prédateur qui serait derrière elle.

Le port apparaît peu à peu, évanoui sans lumière. Des pas en écho la surprennent. Elle lance, sans le vouloir, un petit cri strident. Les pas s'arrêtent, pris sur le fait. Elle tend l'oreille, mais ne perçoit aucun autre son que le sien. Moins elle entend, plus ça l'effraie. Elle a la nausée à force de contenir l'air dans sa cage thoracique.

Ce lieu est marqué par les histoires insolites et effrayantes que sa grand-mère lui raconte pour s'endormir. Dans ses cauchemars surgissent d'avidés marins crasseux; des « Macalousses ». Des êtres, mi-homme, mi-monstre, qui engloutissent les jeunes filles trop curieuses qui s'aventurent près des bateaux une fois la nuit tombée. Elle a maintenant l'âge pour comprendre la ruse de sa grand-mère; son corps a grandi plus vite que son esprit. Elle n'a plus envie d'être sage.

Elle expulse une longue bouffée et se raisonne. Le jour, elle aime y flâner. Elle ferme les paupières face au soleil et observe à travers l'ombre de ses cheveux animés par le vent du bord. Elle enlève ses chaussures pour sentir le sol, écoute le battement des moteurs de bateaux et imagine que la vibration émerge de son ventre. Elle se plaît étrangement à être figée un moment par ce bruit. Le contraste entre la chaleur des rayons et l'air frais du quai excite sa peau. Le vent souffle souvent si fort que l'odeur du port ne la dérange pas. Enfant éponge, elle aime que son palais, sa gorge se gonflent d'eau au contact de l'air salé jusqu'à ce que ses larmes coulent.

Elle entend de nouveau les pas, plus près. Elle parvient à peine à contenir la boule compacte au milieu de son ventre. Sans la lumière, elle s'oriente mal. Le vent semble s'être déposé sur le sol. Elle ne reconnaît pas les couleurs ni l'histoire des marées sur la côte. Elle a du mal à déchiffrer le paysage et les objets, gris sur fond beige. Elle enlève ses chaussures pour entendre les turbines vibrer, mais le sol est paralysé. L'odeur rance de la vie en décomposition domine. Le froid la transperce. La quiétude du lieu l'opprime, lui donne le mal de mer.

Elle l'aperçoit soudain, près d'une passerelle. Son souffle s'arrête. Un homme déformé au corps adipeux, le visage huileux la fixe depuis un moment. Adossé, sa main droite derrière la nuque et sa gauche dans une poche, il se redresse lentement et se dirige vers elle. Elle reprend une bouffée d'air et se met à courir, pieds nus. Le monstre ne court pas. Il ne doute pas de la rejoindre tôt ou tard. Elle tourne le coin de la rue et s'arrête pour regarder derrière. Il n'y a que la route et les maisons, mais elle entend toujours ce souffle rauque tout près, creux comme une cale.

Elle court et ses pieds se déchirent sur l'asphalte. Elle n'a pas le temps de ressentir la douleur. Au bout de la rue, grandit soudain devant elle l'ombre de la bête immense. Elle rebrousse chemin et trébuche. Une sensation de main sur son talon la terrifie. Elle hurle et bouge dans tous les sens. Elle délire presque, car il n'y a personne au bout de ses pieds.

Elle voit déjà sa maison. Ses jambes minuscules sont fatiguées et elle ne court plus assez vite. La fenêtre de sa chambre est encore ouverte.

Elle entre et laisse des traces de sang sur le plancher; ses pieds sont deux organes qui pulsent. Elle regarde par la fenêtre pour se rassurer. Son cœur bat dans ses tympans si fort qu'elle a peur de ne plus entendre la bête. Les craquements familiers de la maison la réconfortent. Elle enlève ses vêtements qui puent l'air du port. Elle se couche, mais son corps d'enfant tremble à retardement.

Elle ne sortira plus, promis.

Et puis ce bruit étouffé; un râle. La porte s'ouvre et se referme. Elle tient son visage enfoncé dans la couverture et ferme les yeux aussi forts que possible. Elle ne veut surtout pas le voir. L'odeur âcre du port et le froid s'infiltrent lentement sous ses draps. Avant même que la bête pesante ne la touche, elle étouffe. Le froid la traverse peu à peu, l'anesthésie. Son corps fragile reste immobile; elle ne se défend plus. La bête sera partout où elle ira.

Après, il ne restera plus qu'elle, son petit corps béant et cette masse opaque, redevenue impénétrable au centre de son ventre.



# CATÉGORIE JEUNE ADULTE

## PREMIER PRIX

---

TROUS

CAMILLE GALARD

Il n'aurait pas dû être réveillé si tôt. Cette tache de lumière qui apparaissait ainsi au niveau de ses yeux n'était pas normale. Sans comprendre, presque mécaniquement, il se redressa, posa pied à terre, et en observa la cause : trois nouveaux trous venaient de se former sur le mur et il voyait désormais le ciel entre les rayures de son papier peint.

C'était grâce au grand trou du plancher dans sa salle de bain qu'il pensait l'avoir rencontrée. Belle blonde qui leva la tête vers lui, intriguée de voir ainsi son plafond se soulever tel un simple tapis éponge. Son cœur à lui s'arrêta et l'immeuble se mit à trembler au passage du 7 h 56 en direction de Toulouse.

Les passagers observaient de leurs sièges chauds le vieux monsieur frileux qui ne se leva pas. Le vieillard trembla, resserra son veston, s'enfonça plus encore sur le petit banc humide du quai. La sonnerie indiquant la fermeture des portes s'arrêta enfin. Il regarda le train partir.

L'immeuble était près de la gare, peut-être en face, il ne savait plus. Il y avait grandi avec sa mère. Elle se cachait dans sa chambre depuis la mort de Rémi. Il ne pouvait que voir la porte close, sans comprendre ce qui se passait derrière. Alors, il jouait, s'occupait, s'amusait à marcher de ses petits pieds sur les lattes du parquet du salon et à regarder, l'œil collé aux trous, le chat de l'appartement d'en dessous terminer sa sieste.

Presque une heure qu'il était là, sans savoir s'il devait monter dans un des trains. Il n'en avait pas envie, le banc commençait enfin à se réchauffer. Il préférait les regarder passer.

Le vieillard ne se doutait pas qu'un peu plus loin, à quelques rues, on sonnait à sa porte. On s'inquiétait pour lui. On appelait « Papa ? Papa ? »

Après avoir épousé sa belle blonde, il s'installa dans l'ancien appartement de sa mère, reçu en legs. L'hiver, il faisait froid, le vent entrait par les centaines de petits trous qui travaillaient le bois. Et puis, il s'en doutait, des enfants étaient nés.

Un peut-être... Deux ?

Il y avait une petite fille, rousse. Ça, il en était sûr.

Et il regardait par moment la porte bleue de cette chambre fermée, l'ancienne chambre de la mère. Tout se mélangeait.

Il se réveilla d'un coup, redressant lentement son dos, tant qu'il le put. Il s'était assoupi. Une dame lisait près de lui. Il gratta sa joue gauche mal rasée. Il l'avait oubliée.

La droite, elle, avait été faite.

9 h 57. Deux heures qu'il attendait. Des sirènes passèrent dans la rue.

Il se moucha bruyamment. De nouveaux trains allaient et venaient. Il rangea le vieux mouchoir en tissu dans sa poche. Pourquoi était-il ici ? Il ne s'en souvenait pas, alors il resta assis et continua de ressasser.

La belle blonde lui souriait dans leur lit au petit matin, qui s'infiltrait par la fenêtre et les murs fragiles. Il ne connaissait plus son nom. Quel était son nom ? Le nom de cette belle blonde qu'il avait rencontrée dans un parc, il lui semble. Non, au bas de l'immeuble peut-être ? Dans une salle de bain, un matin ?

Le vieillard sur son banc fit tourner machinalement l'anneau d'or qu'il portait au doigt depuis si longtemps. Il oubliait de réfléchir. Il n'avait plus la force. Tout était confus. D'autres sirènes autour de la gare. Des annonces de retard, des voyageurs qui râlent, des va-et-vient.

Il était 11 h 15. Il commençait sûrement à avoir faim.

Il se souvenait, il se revoyait enfant, petit, malingre. Il jouait à la voiture, la faisant rouler, sauter, accélérer dans l'appartement, quand la porte bleue s'est craquelée. Un nouveau trou se formait. Et il pouvait maintenant la voir, pleurer, chuchoter toute seule devant une photo, « Rémi, Rémi... », et boire. À moins qu'il n'ait simplement ouvert la porte, il ne savait plus. Les trous altéraient le souvenir.

Midi, quasiment. Des hommes en uniforme déboulèrent sur le quai. Ils s'approchèrent de lui, plus doucement. Le vieux monsieur continuait de regarder les rails.

Il l'avait vue depuis la fenêtre. Elle s'éloignait dans la rue. Elle était partie. Mais son cœur d'enfant ne pouvait l'accepter. Il courut, courut comme il n'avait jamais couru, hurlant « Maman! » dans les couloirs, dans l'escalier, dans le hall de la gare, sur le quai.

Mais on le retient.

Un groupe le bloquait, lui cachait la vue. Le train était arrêté, mal arrêté, dépassant de moitié du quai. C'était le direct pour Toulouse. Le chauffeur était là, dehors, sous le choc.

Les mains adultes essayaient de l'empêcher de voir, mais lui se débattait de son petit corps d'enfant. On eut pitié, peur de lui faire mal, on lâcha prise un peu. Et il l'aperçut. Le corps dépassant sur les rails. Le corps de sa mère.

« Papa ? »

Une femme rousse agenouillée devant lui le regardait. Elle ressemblait à la belle blonde. À la petite fille rousse aussi. Sa petite fille ? Non, non...trop âgée.

« Tu vas rester ici papa. C'est mieux comme ça, on va s'occuper de toi. Il y a des médecins, des infirmières, tu ne peux plus vivre seul chez toi... Papa ? »

Il revoyait un soir d'été en fête, sa petite fille rousse sur ses épaules. Un feu d'artifice aussi. Et, à son bras, la belle blonde qu'il avait aimée. Et partout dans la ville, petit à petit, des murs et des lampadaires sur lesquels doucement, des trous se formaient. Des trous partout, partout dans sa mémoire.

Et alors la femme rousse à ses genoux se mit à pleurer. Son père ne la reconnaissait plus.

## DEUXIÈME PRIX

---

MAL DE CŒUR

VANESSA COUTU

Poqué, c'est de même qu'était mon cœur-mère quand je l'ai garroché dans la rivière. J'ai décollé la petite fille qui le tenait serré ben ben fort *je t'aime gros comme ça* maman elle m'aurait dit en ouvrant grand les bras, si elle avait su parler. Et je l'ai lancé. Le plus loin que j'ai pu. Mais elle ne sait pas parler. Que des a-ga-ga. Après avoir réfléchi presque toute la nuit, je me suis assise sur le quai, seule, vide. Ces moments sont rares à la maison, tout me pèse.

Cette chose qui se promène, tombe, pleure, rit, pleure, rit *je suis bonne maman tu vois comme je suis bonne* REGARDE COMME JE SUIS BONNE. Mon cœur-mère est infesté de petits *Je t'aime* et de gros colleux, de larmes d'imperfection et de fatigue exponentielle *pourquoi tu coules ?*

Mon cœur-mère est seul. La nuit. Le jour. La nuit. Le jour... Il est épuisé de souffrir en silence. Je psalmodie la nuit... suis capable pas fatiguée ça va bien suis heureuse. Pas encore réussi à me convaincre *je t'aime quand même* *maman même si tes yeux coulent tu vois les miens y coulent pas sont secs secs.*

J'ai mis mes pieds dans l'eau *pourquoi tu coules ?*

Parce que maman a peur.

J'fais cuire des zucchinis, du tofu, des pâtes avec bien du green dedans, j'lave des fraises (mais pas trop pour les graines et son bedon), des pommes. J'fais mon propre pouding, banane, beurre d'arachide. J'm'assure qu'elle goûte aux allergènes. C'est arc-en-ciel dans son cœur et je retiens mes larmes au-dessus de l'évier.

Mange-t-elle suffisamment ? Mange-t-elle trop ? Je la nourris avant de penser à moi. J'regarde la télévision, mais là faut pas qu'elle la regarde, un bon développement selon les livres l'interdit, pas d'écran avant trois ans. Je la ferme. Je lis un peu, juste pour moi, mais là elle tombe, elle pleurniche. Je la prends, elle vomit. Pourquoi elle vomit ? Je la redépose après des millions de bisous et de câlins. Le chien la grafigne. Je le chicane, l'éloigne. Je ne sais plus quoi faire. Un petit rien devient un très grand rien. Les pleurs multiplient ma fatigue maternelle. J'décide de tout, tout le temps. Le médecin, les vaccins, les repas, le ménage, le plaisir, les jeux, le sérieux. Le bain, les vêtements, les routines, le dodo, le calme.

Pourquoi on sait rien, pis toute en même temps ? Pourquoi après le placenta, y'a pas un petit guide miracle qu'on expulse à grands coups de douleur ?

J'm'étais cachée pour pleurer, accroupie dans l'entrée. Les gros sanglots. Ceux qui font mal, qui te déracinent et te font sombrer. Je l'ai laissée dans la couchette et je suis sortie. L'eau est froide. Les vagues sont douces *il était un petit navire, il était un petit navire, qui n'avait ja-ja-jamais navigué, qui n'avait ja-ja-jamais navigué* elles lèchent mes jambes. Cette chose bave, pleure pour que je la prenne, pleure pour que je la lâche. Cette bave qui rit, cette bave dépendante *ça va maman ?*

Non, ça ne va pas. Je l'avoue. Ça ne va vraiment pas. Je m'efforce de trouver de la joie où il est simplement supposé y en avoir. Mon sourire n'arrête jamais de pleurer et ce n'est pas censé.

Je regarde au loin, vois l'horizon, l'eau. Sept mois sans m'arrêter ici. Sept mois sans mettre mes pieds dans l'eau. Sept mois sans penser. J'inspire. Comment peut-on en arriver à oublier cet endroit ? C'est paisible ici. Une larme roule sur ma joue. Je la laisse couler jusque dans mon cou. Elle me sourit. Hurle de rire quand je la bécote sous les pieds, sur le ventre, dans le cou. Je cueille les petites larmes qui le tapissent.

*Tu es où maman ?* Elle va se réveiller, je dois rentrer. J'expire longuement. Ma fillette fragile, douce, émerveillée m'attend. Ses cheveux d'éléphanteau me font des clins d'œil, ses mains potelées se secouent dans tous les sens pour s'accrocher à moi. Moi. Sa maman *maman d'amour*. *Tu es cachée ?* Elle va se réveiller, je dois rentrer. Changer sa couche, la nourrir, l'embrasser, la divertir, lui apprendre à faire des bye-bye, des bravos, à danser, changer sa couche, la coucher, la nourrir... Recommencer. Non. Assez.

Juste. L'aimer.

*Je compte jusqu'à dix et je viens te chercher.* Elle va se réveiller, le soleil se lève, je dois rentrer. Maintenant. J'ai tendu mes mains, doucement. Mis un doigt, deux, la main dans l'eau. Il était revenu vers moi. Je l'ai repêché et je l'ai engagé, ça surmonte tout, un cœur de mère, ça a juste besoin de prendre le temps *je t'aime maman*.

## TROISIÈME PRIX

---

LA OÙ L'ON GUETTE L'ORIGINAL

MYRIAM LEFEBVRE

Le drame d'habiter dans le fin fond d'un rang quand on a 9 ans, c'est qu'au moment où la cloche de l'école sonne en fin de journée, on embarque en même temps que nos amis dans l'autobus, mais on arrive toujours à la maison vingt minutes plus tard que les autres. Vingt minutes dans le rang St-Eusèbe, c'est long. C'est in-ter-mi-na-ble-ment long. Le chauffeur d'autobus débarque ma petite sœur Chloé et moi au bout du chemin. On habite sur le bord de la rivière Ashuapmushuan. Papa dit qu'Ashuapmushuan veut dire : « là où l'on guette l'original ». Je ne sais pas trop pourquoi il dit cela parce que moi, je n'ai jamais vu personne assis sur le bord de l'eau à surveiller les originaux. De toute ma vie d'enfant, la seule fois où j'ai aperçu un original, c'est sur la route en allant au chalet à mon oncle Pierre. Papa a fait tout un saut lorsqu'il a vu la grosse bête sortir de la forêt et se promener en plein milieu de la route!

En arrivant de l'école, je prends mon vélo et je vais rejoindre mon amie Sophie. Elle habite encore bien plus loin que moi dans le rang. Il faut rouler plus loin que la maison de la sorcière et la fromagerie. On a calculé la distance avec papa et c'est environ à un kilomètre de la maison. Parfois, il me donne des sous et j'arrête m'acheter un sac de fromage qui fait skouik-skouik et une orangeade. Dans la fromagerie, ça ne sent pas bon. Ça sent la vache. Quand j'entre, je prends une grande inspiration et j'arrête de respirer. Je me dépêche de payer pour ne pas m'asphyxier. Ce serait bête de mourir tout de suite. Souvent, quand l'eau de l'Ashuapmushuan est basse, Sophie et moi on va marcher sur le sable et on s'amuse à ramasser des coquilles de moules. Subtilement, je chuchote à Jésus et à papi



Roger de m'aider à trouver une perle pour me faire un collier. Je ne le dis pas trop fort, pour ne pas que Sophie en trouve une avant moi. C'est toujours elle qui gagne les courses à l'école.

J'arrive chez Sophie avec mon sac de fromage et mon jeu de *Sims*. On court dans le sous-sol pour aller jouer à l'ordinateur, mais son frère est déjà scotché dessus. Pas question qu'il nous laisse sa place. Tant pis! On sort dehors et on s'en va dans le bois derrière la maison. On prend le même sentier qu'à l'habitude et on descend jusqu'à la rivière. On court sur le quai et on s'assoit en indien l'une en face de l'autre. Sophie me tend son sac à dos et me lance:

– J'ai une surprise!

Elle sort plusieurs bouteilles en plastique remplies d'un liquide jaunâtre avec de la mousse sur le dessus.

– C'est quoi ?

– J'ai volé des bières à mon père. Je les ai mélangées avec de la limonade. Es-tu *game* ?

Chacune chope une bouteille et avale une gorgée.

– Eurk Sophie! Ça goûte la pisse! Ça ne goûte pas la limonade pantoute.

On prend une deuxième, une troisième et une quatrième gorgée. Jusqu'à ce que nos bouteilles soient complètement vides. Et on recommence avec de nouvelles bouteilles. Après la deuxième, ça ne goûte plus rien. Je ris très fort. Comme lorsque Simon a fait semblant de péter dans la classe et que Madame Geneviève pensait que c'était Sophie. C'était drôle, elle était rouge comme une tomate.

– Maintenant, il faut que tu te lèves et que tu fasses 10 tours sur toi-même! Dis-je à Sophie en riant.

Elle se met debout sur le quai et elle tourne. De plus en plus vite. Elle ouvre les bras et elle ressemble à une petite toupie. Elle tourne encore, encore et encore. Elle ne veut plus s'arrêter. Elle crie que son cœur est dans un carrousel super ultra giga rapide

et qu'elle va vomir. Elle ferme les yeux et avant même d'avoir le temps de s'immobiliser, elle pose le pied dans le vide. BANG!

Je regarde Sophie qui est dans l'eau et je m'esclaffe:

– Si tu voulais te baigner, t'avais juste à me le dire hein! Ha! Ha!  
Pas de réponse.

– Sophie ?

Elle ne bouge pas.

– Sophie! T'es pas drôle!

Son corps tout mou remonte à la surface et j'aperçois du sang qui coule sur son front. Ses yeux me font peur. Elle ressemble à une grosse barbotte morte. J'ai le goût de vomir. Le père de Sophie ne sera pas content et je suis certaine qu'il va nous chicaner... En plus qu'on a volé ses bières! Je ramasse les bouteilles et je les mets dans le sac à dos à Sophie. Je le lance le plus fort possible dans la rivière et je cours jusqu'à mon vélo pour retourner chez moi.

Arrivée à la maison, je brosse mes dents. Ça goûte le vomi dans ma bouche. Peu de temps après, le téléphone sonne. Maman répond:

– Bonjour Maryse, est-ce que ma fille Sophie est chez toi ? Les filles ont passé un bon quatre heures sur le quai cet après-midi, mais elle n'est toujours pas rentrée à la maison.

Maman dépose le combiné et me demande:

– Mon cœur, c'est la maman de Sophie au téléphone, sais-tu où est ton amie ?

– Non, maman. Peut-être qu'elle guette l'original...